

SINSAY

(Chef — d'oeuvre de la littérature lao)

par

PANGKHAM

Traductions de

Thao Nhouy ABHAY

et

P. S. NGINN

Illustration de **THIT PHOU**

— 1965 —

Printed at Liang Ziang Chong Chareon Press
253 Bamrungmuang Road, Bangkok
Publisher: Mr. Tiew-chuy Sae Tiew, B.E. 2508

OEUVRES DE P. S. NGINN

Imprimerie d'Extrême-Orient à Hanoï :

- 1917 – Syllabaire Laotien (Méthode de langue laotienne à l'usage des Ecoles du Laos).

Editions du Lao Nhay :

- 1944 – La Statuette Merveilleuse (Roman populaire en laotien).
1949 – Méthode Pratique d'Ecriture Laotienne (Romanisation).
1950 – Politesse Lao (en laotien).

Imprimerie du Gouvernement Royal à Vientiane :

- 1950 – Publication du Recueil de chansons Lao Modernes –
Musique notée par le R. P. Cuisy.

Editions du Centre Culturel

près l'Ambassade de France au Laos :

- 1961 – Eléments de Grammaire Laotienne (en français).
1961 – Les Fêtes Profanes et Religieuses au Laos (en français).

Imprimerie de Compiègne, à Compiègne (Oise) :

- 1961 – Dok Champa – Recueil de poèmes en français (Grand Diplôme d'Honneur décerné à l'auteur par la Société des Poètes et Artistes de France).
1963 – Politesse Lao (en français).

Aide de la Fondation Asie :

- 1962 – Dok Champa (2^{ème} édition).....2.000 exemplaires.
1965 – Politesse Lao, en laotien et en français (2^{ème} édition).
2.000 exemplaires.
1965 – Traduction en français du Poème "Sinsay", chef-d'oeuvre
de la littérature nationale.....5.000 exemplaires.

PREFACE

Le très regretté Thao Nhouy ABHAY avait, il y a plus de 20 ans déjà, commencé dans le "Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises" la traduction en français du "SINSAY" que tous les Lettrés du Laos reconnaissent comme un chef-d'oeuvre de leur littérature.

Son ami, Monsieur Pierre Somchine NGINN s'est fait un devoir et un honneur de terminer le travail entrepris jadis.

Son Excellence Nhouy présentera donc plus loin le SINSAY; il en donnera une analyse, puis son talent cèdera la place à celui de Monsieur P.S. NGINN, pour revenir se manifester au terme du poème dans les si belles plaintes de ROUNNARAT.

Il serait inutile de présenter Thao Nhouy ABHAY et P.S. NGINN aux Lao. Je suis heureux de pouvoir les faire connaître aux lecteurs hors du Royaume.

Thao Nhouy est mort le 1er Octobre 1963, à VIENTIANE, à peine âgé de 54 ans. Je ne l'ai connu et fréquenté que durant les deux dernières années de sa vie, mais j'avoue avoir rencontré peu d'hommes aussi séduisants. Politique déchiré, il fut surtout un grand lettré et un philosophe. Le pont rêvé entre les deux Cultures qui l'ont formé. Premier et jusqu'à présent seul licencié lao de français, il enseigna huit ans cette langue au Lycée de Vientiane; il fut à maintes reprises Ministre de l'Education Nationale et disparut

prématurément; pour avoir peut-être un peu trop intensément vécu, mais sans doute aussi pour s'être abandonné devant l'avenir incertain de son cher pays déchiré.

M. NGINN, plus âgé que Son Excellence Nhouy qu'il a d'ailleurs eu comme élève au début de sa carrière et qu'il cite volontiers comme le type de l'homme intelligent et reconnaissant, M. NGINN est heureusement bien robuste. En ma qualité d'ancien proviseur du Lycée de Vientiane, je l'appelle "mon cher Doyen", car il est l'aîné de tous les professeurs qui enseignent ici dans le second degré. Lui aussi est un admirable pont entre Lao et Français et, si derrière ses lunettes, la bonté transfigure son visage, sa rigueur dans l'exercice de son magistère pourrait servir d'exemple à un grand nombre de maîtres.

M. P.S. NGINN est membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, membre de la société des Poètes et Artistes de France et de l'Académie Internationale Léonard de Vinci; il est membre et délégué au Laos du Centre d'Etudes et d'Echanges Internationaux; il est Chevalier de la Légion d'honneur et Grand Officier du Million d'Eléphants et du Parasol Blanc; il est Président du Comité Littéraire lao....Il me faudrait une page entière pour retracer sa carrière et énumérer ses fonctions successives et ses titres.

La leçon des vrais poètes ne cesse jamais d'être actuelle. Je leur cède la place, ainsi qu'à leurs traducteurs qui, j'en suis certain ne les ont pas trahis, et je souhaite tout simplement, mais vraiment que se réalise bientôt, au beau Royaume de Dok Champa ce qui arriva quand le Phagna Sang Sinsaymahachak eut épousé Nang Kieng Kham:

.... "La prospérité et la paix ne connaissent plus de bornes, les tigres avaient renoncé aux gibiers, les éléphants s'aimaient, les Khout n'accusaient plus les Nak de crimes, les salamandres n'avalait plus les serpents, les corbeaux et les hiboux cohabitaient, les serpents n'en voulaient plus aux grenouilles, les chats commerçaient avec les souris et tous les ennemis s'étaient réconciliés effaçant leurs griefs réciproques."....

.... La Paix.

Vientiane, le 6 Juin 1965.

Pierre KLEIN

*Conseiller au Ministère de
l'Éducation Nationale du
Royaume.*



Sinsay, héros de la légende



Le Naga ou Nak



Le Garuda ou Khout



La Yakkhini



Une Kinnari



Le Yak Koumphan

SINSAY

Introduction

par Thao Nhouy ABHAY

(Extrait du Bulletin de la Société des Études Indochinoises, Nouvelle Série – Tome IX No 4, Octobre – Décembre 1934).

Le Sinsay (Sinjaya) est un très grand poème laotien, justement apprécié de tous, à raison de sa haute tenue philosophique, morale et littéraire. Tout le monde lettré, au Laos, le connaît, et les jeunes gens, dans leurs cours d'amour, le citent à l'envi.

D'après l'auteur, PANGKHAM qui donne son nom dès les premières lignes du poème, le Sinsay serait tiré du PANNASAJA-TAKA hindou, contrairement à ce que pense M. L. FINOT qui, dans ses "Recherches sur la Littérature laotienne (B. E. F. E. O. Tome XVII p. 49 – 50) le considère comme un simple Jataka.

Le Sinsay non versifié existe dans la collection des HASIP SAT (les cinquante vies) des bibliothèques des pagodes siamoises et laotiennes.

L'histoire de Sinsay est racontée également dans PAVIE: "Les contes du Camboge", page 135, sous le titre de Sanselkey (Edit. E. Lerouy – Paris 1921).

Les différences entre la version laotienne et la version cambodgienne seraient tout à fait intéressantes à étudier, de même que le caractère des personnages, suivant qu'ils sont traités par un pays ou par l'autre.

D'après PAVIE, Sinsay aurait épousé, à la fin, Sompou (traduction de Chan ou Sida) la fille de Soumountha (Montéa) et de Koumphou (Komponn), alors que dans la version laotienne, Sinsay épouse une des cinq cents Kinnari, Nang Kieng Kham, chez qui il avait séjourné une semaine, au cours de son voyage vers le pays de Nang Chan avec le Roi des Naga qui n'aurait pu être réalisé, aurait été bel et bien consommé, à tel point que le poème laotien se termine par les plaintes de Rounnarat séparé de sa femme.

D'autre part, le Sang Thong (l'Escargot d'or) dans la version laotienne, étant considéré comme une véritable personne, sensée et éminemment puissante, qui coupe les arbres avec ses dents, fraie les passages à son frère et se transforme en vaisseau pour traverser les mers, est inconnu de l'épisode cambodgien où Vannoula (Vanréach) vint au secours de Sinsay, sa tante et sa cousine, pour les faire traverser un fleuve fougueux (Pavie—op. cit. P. 155).

Il y aurait une foule d'arguments psychologiques à tirer de ces variantes, et d'autres encore Quoiqu'il en soit, le Cambodgien semble, à mon avis, avoir cherché à placer cette histoire sur un plan plus réel et plus logique, alors que le Laotien, sans, à aucun moment ôter la logique et le raisonnement de son récit, le situe entièrement dans le monde surnaturel des Dieux, des Gnak et des Hommes, extraordinairement puissants et conscients de leurs destinées.

Enfin, comme tous les poèmes qui obtiennent la faveur du public, le Sinsay de Pangkham a eu deux continuateurs.

L'un est un poète de Khong qui, en une quarantaine de pages, décrit la recherche de Sinsay par Sihô et ses parents, après que les six frères l'eurent précipité dans le gouffre.

L'autre ressuscite Koumphān et le conduit de nouveau à Pēng Chan d'où il enlève Soumountha. Nouvelles poursuites, nouvelles guerres, et le récit continue jusqu'à la descendance de Sinsay et des six frères. Les cousins, vengeant leurs Pères, se livrèrent des guerres sans merci.

Autant la première addition est bonne et est justement appréciée autant cette dernière partie, longue, touffue et vaine est peu lue. On y trouve, au surplus, un mélange impossible de réminiscences trop précises du texte de Pangkham et des galéjades communes aux auteurs des autres récits laotiens, triviaux et vulgaires.

Thao Nhouy ABHAY.

SINSAY

Analyse du poème

par Thao Nhouy ABHAY

A l'époque où le Boddhisatava accomplissait sa destinée, le pays de Péng Chan,¹ entouré d'eau, resplendissait de ses mille greniers et de ses palais couverts de pierres précieuses.

Le souverain de cette contrée, aimé des Dieux et des Hommes, pratiquait l'enseignement du Bienheureux et tous les huit jours, observait les dix préceptes du Bouddha. Il était riche à souhait, ne désirait rien, mais n'avait qu'une soeur. Une soeur unique, qu'il chérissait autant que la prunelle de ses yeux et à qui il donnait en partage, les revenus et l'administration de la moitié du Royaume.

Dans ce pays paisible et prospère, la vie coulait tranquille. Les Ministres, le matin, s'assemblaient pour discuter des affaires d'Etat; les marchands, en foule, sillonnaient les eaux de leur navire, et, le soir, les appels notalgiques des lang-khang² de cuivre conviaient les bouzes à la prière.

Dans le même temps, vivait dans Anorat³ un Gnak Solitaire, le plus puissant de tous, et qui ne relevait que de Phagna Vét-souvan⁴ lui-même. Mais il vivait seul, et, chaque jour le voyait

(1) Déformation de Pendjab. Beaucoup de capitales reçoivent ce nom dans les textes laotiens relatant les diverses incarnations du Bouddha.

(2) Cymbales.

(3) Nom d'une étoile.

(4) C'est le raksha cambodgien.

se lamenter et gémir après l'Inconnue qui devait être la compagne de sa vie. Puis, s'étant fait dire que Nang Soumountha lui était prédestinée, et bien qu'il lui fût dit qu'elle lui serait funeste, le Gnak, aveuglé de passion, alla à Péng Chan, et, sous la forme d'un grand oiseau de proie, ravit Soumountha, à la consternation de tous, hommes et bêtes du pays de Péng Chan.

Muses, et vous, Dieux et Déesses des quatre points, venez m'aider à conter le désespoir de ce monarque privé de sa soeur, son unique bien. La vie lui devient impossible et le Souverain des millions d'hommes abdiqua en faveur de sa femme et se fit bonze. Ainsi, il partit à la recherche de sa soeur.

Le voyage était long, les routes inconnues, dures.

Après trois mois de marche, il atteignit une pagode à la lisière d'une forêt. Là, lui disait-on, s'arrêtait la limite permise aux Hommes de la Terre.....

Ainsi, il était à bout de chemin. Plein de désespoir, le lendemain, il faisait tristement sa quête quotidienne lorsqu'il aperçut, venant lui faire l'aumône, sept soeurs aussi belles les unes que les autres. Il en devint amoureux, Entrevoyant un moyen de retrouver sa soeur, puisqu'il ne pouvaity parvenir par lui-même, il rentra dans son Royaume, se défroqua et fit demander la main des filles du Setthi.¹

Puis réunissant ses femmes, il leur demanda un fils brave et puissant pour lui conquérir Soumountha des mains de Konmphan.

Les Reines firent des offrandes et en appelèrent aux puissantes divinités: le Souverain, sans nul doute, élèverait au rang suprême, celle qui lui aura donné le plus puissant de tous les hommes.

(1) Homme très riche.

Elles accouchèrent le même jour. Mais la Reine, Nang Chantha, et la cadette des sept soeurs Nang La (Pathouma), avaient fait des songes trop favorables et s'étaient attirées des sortilèges. Des devins vénaux avaient prédit qu'elles engendreraient des monstres.

La première mit au monde un magnifique Eléphant aux défenses d'or, la deuxième un Escargot et un Garçon muni d'arc et de flèches.

Les autres femmes eurent beau jeu.

De telles aberrations ne pouvaient engendrer que misères et cataclysmes au pays. Le Roi, qui était fou d'amour pour les autres femmes et comme aveuglé, ne réfléchit pas un moment et ordonna, en colère, l'exil des deux Reines.

Le visage baigné de larmes, celles-ci partirent, portant aux bras leurs enfants, suivis par la compassion de tout le peuple craintif.

Elles s'en allèrent, par monts et par vaux, la nuit se guidant de la clarté des étoiles, le matin, réveillées par le cri des singes et des thani.¹ Elles allaitaient leurs enfants, et les nourrissaient de gousses et de tubercules cueillies au hasard des chemins, restes des oiseaux et des bêtes.

Puis, un jour, exténués, n'espérant plus rien des Hommes, elles demandèrent grâce, s'agenouillèrent et adressèrent leur misérable prière au Pha-Inn² tout puissant.

Celui-ci, qui les savait des Divinités descendues sur Terre pour accomplir leurs destinées, vint à leur secours et créa dans la

(1) Gibbons.

(2) Indra, le souverain de toutes les divinités le plus puissant, après les Bouddhas qui eux, possèdent la puissance spirituelle,

forêt immense, un grand palais, avec cette indication: "Ceci est le palais réservé aux fils de Dieu. L'aîné s'appellera Siharat¹ (le grand Eléphant), le second Sinsay, (celui qui triomphe par ses mérites), le troisième Sang Thong (l'Escargot d'or)".

Des années passèrent. Les enfants grandirent en force et en beauté, souplesse et intelligence.

A neuf ans, Sinsay n'avait pas son égal en qualités. Un jour, il demanda à sa mère l'arc et la flèche qu'il avait apportés avec lui en venant au monde. Malgré son âge, il tendit sans difficulté l'arc d'airain et le fit partir dans un bruit de tonnerre. La flèche alla choir devant le Phagna Simphali, le Roi des Khout,² de tous temps adonnés au service des Bouddhas. Ayant reconnu l'arme du Tout-Puissant, le Phagna Simphali, sans tarder, rassembla son peuple et vint vénérer le Roi des Mondes, et s'offrir de lui adoucir l'exil.

Et les Khout bercèrent Sinsay et sa divine famille d'une perpétuelle et douce musique. Et la mère, et la Tante, et les trois frères, craints et aimés de toute la faune des forêts, escortés des Divinités des montagnes, coulèrent leur vie dans la plus parfaite quiétude.

Le Phagna Koutsarat cependant, ne cessait de penser à sa soeur et poursuivait son idée.

Quand ses six enfants eurent neuf ans, il les rassembla et leur demanda d'aller "étudier" pour acquérir la puissance nécessaire pour triompher du terrible Koumphān. A contre coeur, ils partirent, abandonnant à regret les doux plaisirs de la Cour. Ils errèrent de longs mois dans les forêts, sans bornes. Mais le Pha-Inn qui réglait la Destinée des Hommes, les dirigea vers le Palais de Sinsay.

(1) ou Sihô.

(2) Garuda.

Ils dupèrent aisément ce dernier dont ils se rendirent compte de la toute puissance, et lui dirent que leur Père commun les chargeait d'aller enlever Soumountha des mains du grand Gnak.

Malgré leur mère et leur tante, Sinsay et ses frères, accompagnés des six autres, partirent.

A un moment du chemin, ils rencontrèrent un Serpent. Relevant sa gueule vénimeuse, la bête se dressait devant eux; des flammes ardentes sortaient de sa tête énorme. Les six frères en eurent grand'peur et demandèrent à revenir sur leurs pas. Mais Sinsay les rassura: ce Serpent n'était que mince danger. Et sur la Bête, il lança sa puissante flèche.

L'arme fracassa la tête du reptile; mais la tête touchée se transforma en sept têtes nouvelles desquelles jaillirent des flammes plus vénimeuses encore; l'atmosphère en était obscurcie et empoisonnée.

Sinsay, de nouveau, relança son arc qui coupa le serpent en deux et, la tête ayant roulé sur le sol, Sihô la broya enfin en mille morceaux qui se consumèrent dans un feu d'enfer.

Le combat était achevé. Mais, continuant leur chemin, ils aperçurent une mer, large d'un yôsana¹; et les six frères confessèrent leur peur, refusant d'aller plus loin.

—Chose impossible, disait Sinsay, en souriant. Le fils de Dieu ne pouvait abandonner à mi-chemin, une mission dont il était chargé. Et il dit aux six autres d'attendre là son retour; le Grand Sihô leur tiendra compagnie.

(1) du sanscrit—le long yôsana équivaut à neuf milles ou environ 14 km 500, employé généralement dans l'Inde et régulièrement par les astronomes; le court yôsana est moitié du premier: 7 km 250, et le plus employé dans les livres bouddhiques.

Et Sinsay s'embarqua sur son jeune frère Sang Thong, transformé en vaisseau géant, et la mer immense fut traversée dans le moindre délai.

Oh! les épaisses forêts qui s'étendaient à perte de vue, les appels éperdus des Thani et les échos de voix de mille êtres invisibles, sortant des grottes et des profondeurs noires; Sinsay suivait la route tracée par son frère et ne cessait de penser à sa mère et à sa tante.

Le soleil qui dorait les montagnes le soir, les insectes, rapides comme des flèches, qui traversaient l'air, l'alignement des arbres coupés par Sang Thong, et la douce senteur des fleurs de toutes sortes qui lui rappelait l'odeur du lait de sa mère!

Il suivait, seul, le chemin tracé par son frère, longeant les pentes des montagnes et escaladant des pics escarpés. Et une vague mélancolie toujours le poignait! Les chemins qui apparaissaient si courts à vue d'oeil, mais si longs, en réalité!

Ils traversèrent sept mers, la dernière toujours plus large d'un gnôsana que la précédente. Les dangers croissaient à chaque étape.

C'était d'abord, après le Serpent au souffle envenimé, un Gnak solitaire et arrogant qui, vaincu jusqu'alors ne pouvait se douter qu'il périrait de la main d'un minuscule humain.

Sinsay rencontra ensuite un troupeau de pachydermes qui faisaient résonner la forêt de leurs barrissements et dont les empreintes, creusant des trous profonds de plusieurs coudées, n'étaient pas larges de moins de deux brasses.

Ensuite, un groupe de quatre Gnak, gardiens des frontières, qui, ensemble, se jetèrent sur l'animal de l'espèce humaine dont la chair, depuis la plus haute antiquité, était si réputée.

Le danger changeait à la cinquième étape, au cours de laquelle Sinsay fut poursuivi par une Gnakkhini¹ qui s'étant transformée en une femme d'une incomparable beauté, voulait le garder comme mari. Elle fut trahie par l'éclat ardent et dur de ses yeux d'Ogresse.

A la sixième étape, Sinsay mit en fuite un vieux Phagna-Thone² qui prétendait garder à son seul usage, les Fleurs de la Nature, offertes à tous.

A la septième et dernière étape, Sinsay, après avoir échappé à une femme qui l'avait enlevé, par surprise, rencontra un groupe de cinq cents Kinnari.³ Aux charmes de celles-ci, il succomba pendant une semaine.

Enfin, quand fut franchie la dernière mer, large de sept gnôsana, Sinsay et son frère pénétrèrent dans les territoires réservés à Koumphān.

Un vent léger soufflait sur des groupes de nuages.



Quand ils se furent reposés des fatigues du chemin, Sang Thong pénétra dans l'enclos du Palais du Ravisseur. Sinsay resté seul, faisait un rêve :

-
- (1) Féminin de Gnak.
 - (2) Espèce intermédiaire entre les Gnak et les hommes. Les Phagna Thone sont célibataires et vivent dans les forêts. Dans ce qui suit, par "fleurs de la nature" les Laotiens comprennent "femmes".
 - (3) Femmes généralement représentées avec un corps humain et des membres d'oiseaux.

“Il rêvait d’un ouragan qui balayait le monde, et des vagues en furie, hautes comme les colonnes du Ciel Il se voyait armé, maniant éperdûment son arc, et démolissant des milliers d’audacieuses montagnes. Siharat grondait et étourdissait le monde de ses barrissements. Les Pha-Iun tout-puissants leur enseignaient des formules magiques et multipliaient leur force. Sang Thong était partout, tournoyant comme une boule, meurtrier et insaisissable, surveillant l’Univers entier, et l’invitait à entrer dans le pays de Nha Nheu.¹ Les Naga, se croisant au-dessus de sa tête, le couvraient comme une toiture d’airain”

Ils enlevèrent Soumountha le jour même, pendant que Koumphan, au retour d’une chasse, dormait, exténué de fatigue, engourdi, abattu par la puissance de Sinsay.

Puis, ayant enfermé Soumountha dans une grotte, à mi-chemin, ils retournèrent chez Koumphan, et la guerre ouverte commença.

Les Gnak, monstres gigantesques et affreux, tiraient d’énormes langues, rouges, rouges de sang des têtes déchirées en chemin, soufflaient des flammes par le nez et par la bouche, et se butaient aux montagnes comme nous nous butons aux pierres des chemins.

Ils volaient dans les airs, et se transformaient en têtes de toutes sortes, curieux, féroces et terribles. Et s’étonnaient d’avoir à combattre un enfant qui n’avait pas encore abandonné le lait de sa mère!

Sinsay, ni ses frères, n’avaient peur. Ils attendaient les chocs d’un pied ferme, et leur calme n’avait d’égal que leur courage: un homme ne saurait craindre les aboiements d’une meute en furie. La flèche divine les accueillait chaque fois qu’ils s’approchaient de trop près, et la horde décimée mais courageuse revenait à la

(1) Les aïeux, les premiers sur la Terre, •

charge, plus audacieuse, plus arrogante et plus bruyante que jamais, cris de joie, menaces et insultes: Sinsay, un crapaud minuscule qui ne suffirait même pas à un petit déjeuner.

Mais, les uns après les autres, tous les valeureux capitaines du grand Koumpoan périrent, et, après eux, le grand Gnak lui-même tomba après s'être plus d'une fois lacéré la poitrine de rage et d'impuissance. Son dernier regard suppliait sa femme.

Sinsay et ses frères construisirent un cétigna sur ses cendres et remirent solennellement le Royaume entre les mains de son frère, Vannoula,¹ seul rescapé de la Grande tuerie.

A la requête de Soumountha, ils prirent alors le chemin du Royaume des Nak² pour reprendre la fille de Soumountha, Nang Chan, belle comme la lune, mariée au Roi de ce pays.

Une autre guerre eut lieu où Rounnarat défendit âprement son trésor; mais qu'eût-il pu faire contre le vainqueur de Koumphphan?

Sinsay aidé des Khout, ayant mis en fuite tous les Naga, emporta Nang Chan.

Et ils rejoignirent les six frères au bord de la mer.

Ceux-ci avaient tenu conciliabule, et s'étaient dit que s'ils rentraient avec Sinsay victorieux et triomphant, nul doute, qu'ils seraient bafoués et déchus de tous droits. Et leur Père, en outre, saura tous les mensonges qu'ils lui auraient dits.....

(1) Vannoula a dormi pendant tout le temps de la guerre. Koumphphan étant venu le réveiller d'une flèche dans le trou de l'oreille, il s'était contenté de se gratter rageusement et s'était rendormi.

(2) Peuple des eaux (Naga).

Ils décidèrent donc de supprimer Sinsay, et l'invitèrent à venir se baigner avec eux. Il y avait un précipice dans la rivière. Ils y poussaient Sinsay comme en faisant leurs ébats.

Sinsay mort, Sihô qui, auparavant, avait des yeux magiques qui voyaient dans les ténèbres et au travers des montagnes, devint comme aveugle, et se précipita à la recherche de son frère, de même que Sang Thong.

Les six garnements revinrent seuls vers Nang Chan. Ils leur dirent la disparition subite de Sinsay, et leur ordonna de les suivre: Sinsay mort, ne pouvait renaître. En cours de route, plus tard, parachevant leur plan, ils s'étonneront des jérémiades de leur tante et de sa fille regrettant Sinsay: celui-ci n'avait jamais existé que dans leur folie et ingrate imagination.

Et ils arrivèrent ainsi à Péng Chan, à la grande joie de Phagna Koutsarat et de son peuple émerveillés de tant de puissance.

Mais, au cours des entretiens qu'elle eut avec son frère, Soumountha révéla à celui-ci la véritable histoire, et lui dit que sur le bord du précipice, elle avait laissé une perruque et un pagne: si Sinsay devait vivre encore et revenir, les deux choses qu'elle avait ainsi confiées à la vigilance divine lui seraient rapportées.

En effet, des divinités déguisées en marchands chinois, les rapportèrent.

Le Phagna Koutsarat mit sous fer ses six enfants et, repentant, partit à la recherche de Sinsay.

Il le trouva, non sans peine, entouré de toute sa famille, ayant été ressuscité par le devin Pha-Inn.

Et, en grande pompe, ils entrèrent à Péng Chan parmi la joie générale.

Cependant, le roi Rounnarat séparé de sa femme se consumait de désespoir.

POEME "SINSAY"

CHANT PREMIER

Invocation.

(Traduction de P. S. NGINN)

Ce jour est le jour très faste, de puissance partout renommée pendant lequel le Bouddha reçut la révélation de la Triple connaissance.

Le Ciel mugit et couve des torrents de pluie; les arbres fruitiers verdissent par milliers et, de toutes parts, les fleurs s'épanouissent comme la pleine lune.

Vers le soir le soleil décline, la lune va paraître; c'est le troisième mois mansion lunaire sataphit de l'année du Boeuf: moment combien favorable!

De gros nuages résonnent et voilent la lumière.

Cependant Pangkham¹ médite et songe à traduire en vulgaire et à transmettre à la postérité cet exploit des cinquante vies pendant lesquelles le Bouddha accomplit son expérience. Faits étonnants et vrais, dignes de la méditation des générations futures.....

Veuillent le Phagna Chatoulók, Isouan qui réside partout, et les Garuda et les Naga et les Divinités aux grandes Puissances me guider et m'aider à élaborer ce Poème.



La Capitale de Péng Chan.

Il était un pays nommé Péng Chan grouillant et débordant de millions d'hommes.

(1) Auteur du Poème SINSAY.

La Capitale, entourée d'eau, resplendissait de mille pagodes et ses palais couverts de pierres précieuses brillaient comme les étoiles du Ciel.

Matin et soir les marchands, sur leurs voiliers, sillonnaient le fleuve.

Le Souverain régnant avait nom Koutsarat; sa renommée retentissait au loin, hors de son Royaume.

La Reine avait nom Chantha, si gracieuse qu'on dirait un dessin.

Les jeunes servantes, dans le Palais, se comptaient par milliers; leurs visages et leurs chignons étaient parés de bijoux d'or.

Dans les écuries, mille éléphants aux défenses cerclées d'or, cent couples de chevaux exécutaient en cadence les mouvements que leur enseignaient des spécialistes.

Matin et soir, les Ministres se pressaient au Conseil, suivant les rites et les coutumes légués par les anciens et sagement discutaient des affaires de l'Etat. Le Royaume était puissant; il était craint de partout; mille princes apportaient tributs de vassalité, demandant à vivre et prospérer à l'ombre du Monarque.

Le Souverain, aimé des Dieux et des Hommes, pratiquait l'Enseignement du Bienheureux et tous les huit jours, observait les dix préceptes du Bouddha. Des bonzes savants commentaient le Dhamma et tous les soirs, les cloches de cuivre conviaient les fidèles à la prière.

Phagna Koutsarat était heureux mais souffrait de n'avoir qu'une soeur, une soeur unique, qu'il chérissait autant que la prune de ses yeux et à qui il donnait en partage, les revenus et l'administration de la moitié du royaume.

La jeune Princesse avait nom Soumountha; elle abordait l'adolescence. Sa beauté était connue de partout et, de cent royaumes lointains, affluaient des demandes en mariage. Mais le Roi l'aimait bien trop et ne pouvait la laisser partir.

La jeune Princesse aimait les fleurs.

CHANT II

Le désir amoureux du Gnak
(Traduction de P. S. NGINN)

Dans le même temps vivait dans Anorat, un Gnak ⁽¹⁾ solitaire, le plus puissant de tous et qui ne relevait que de Phagna Vétsovvan lui-même. Mais il vivait seul et, chaque jour le voyait se lamenter et gémir après l'inconnue qui devait être la compagne de sa vie.

“Es-tu de la même race que moi,

“Es-tu parmi les Humains dans le vaste monde ?

“Es-tu parmi les Naga, au-dessous des Eaux ?

“Pourquoi me laisses-tu me tourmenter et gémir seul ?”

Ainsi gémissait le Très Puissant et vieux Gnak. Quand il eut fini, il monta sur sa Roue d'Or et s'éleva dans les airs, se dirigeant vers l'Escalier du Grand Souverain, au-dessus des nuages verts.

Arrivé, il se prosterna devant le Grand Vetsouvan et celui-ci, content, lui demanda :

(1) Ogre.

“C’est vous, Koumphan, très puissant dans le monde?

“Comment se portent vos illustres parents?”

Alors le Grand Roi répondit au Tout-Puissant :

“Tous les miens se portent à merveille.

“D’ennuis et de soucis, point;

“Sauf moi qui suis bien malheureux,

“Parce que je suis séparé de mon Epouse

“Demeurant chacun, loin l’un de l’autre.

“Puissicz-vous, ô Tout-Puissant, y bien penser

“Et avoir la grâce de me dire la vérité.

“Veuillez me dire où se trouve celle qui m’est prédestinée.

“J’irai la demander pour en faire mon Epouse.”

Le Tout-Puissant connaissait la vérité et cependant demeurait perplexe.

Mais il craignait, s’il disait la vérité, que Koumphan ne mourût de désespoir.

Il dit :” La jeune fille

“Est née dans le pays des Hommes, ô Koumphan,

“Dans une dynastie de grand Royaume.

“Sa beauté est renommée dans dix mille pays.

“Elle n’a pas d’Epoux

“Et se nomme Samountha, belle comme un dessin.

“Son frère est un grand Monarque sous le Ciel,

“Son Empire s’étend au milieu de l’Eau.

“Mais je crains pour vous des malheurs.

“Ecoutez-moi; ne persistez pas à mal faire.”

Mais Koumphan respectueusement répondit :

“Sous le Ciel, je ne crains personne, ô Grand Roi.

“Peut-on abandonner ce à quoi notre mérite nous a
prédestiné?”

“Puissiez-vous seulement me suivre et me protéger de
votre puissance!”

“Et permettez que je prenne congé de vous”.

Koumphan se prosterna et s'élança dans l'espace.

En peu de temps, il arriva chez lui. Son Palais lui parut plus vide que jamais et de nouveau, son coeur se déchira. Il ne put toucher aux mets exquis qui lui étaient servis, et qui lui paraissaient autant de poisons. Les larmes ruisselaient le long de ses joues; il pensait à la bien-aimée, la main pressant son coeur.

L'aube qui tardait à venir le surprit dans cette posture.

Que faire? Koumphan était douloureux et hésitant. Il ne pouvait faire demander Soumountha: jamais coutumes n'ont prévu l'alliance d'un Gnak¹ et d'une Humaine. Que faire? Le grand Gnak était tourmenté. Mais brusquement, il ceignit sa dague, monta sur son chariot magique et s'élança dans les nuages, comme un char volant qui traversa les airs: il était décidé à la ravir comme un voleur!

Par dessus les grands nuages, par dessus les hautes montagnes apparut, Péng Chan, la grande cité, avec ses immenses palais, ses toits, ses pignons, ses façades et ses populations innombrables. Mais plus haut que les plus hauts monuments, plus brillant que les brillantes pierreries se dressait le Palais de la Princesse à l'Ouest de la ville.

Les cocotiers, lourds de leurs régimes faisaient miroiter leurs feuilles sous la caresse de la brise et des rayons du soleil couchant. Un parfum suave se répandait du jardin situé au Sud de la ville et le coeur du vieux Gnak en fut tout bouleversé.

(1) Ogre.

“Peut-on abandonner ce à quoi notre mérite nous a
prédestiné?”

“Puissiez-vous seulement me suivre et me protéger de
votre puissance!”

“Et permettez que je prenne congé de vous”.

Koumphān se prosterna et s'élança dans l'espace.

En peu de temps, il arriva chez lui. Son Palais lui parut plus vide que jamais et de nouveau, son cœur se déchira. Il ne put toucher aux mets exquis qui lui étaient servis, et qui lui paraissaient autant de poisons. Les larmes ruisselaient le long de ses joues; il pensait à la bien-aimée, la main pressant son cœur.

L'aube qui tardait à venir le surprit dans cette posture.

Que faire? Koumphān était douloureux et hésitant. Il ne pouvait faire demander Soumountha: jamais coutumes n'ont prévu l'alliance d'un Gnak¹ et d'une Humaine. Que faire? Le grand Gnak était tourmenté. Mais brusquement, il ceignit sa dague, monta sur son chariot magique et s'élança dans les nuages, comme un char volant qui traversa les airs: il était décidé à la ravir comme un voleur!

Par dessus les grands nuages, par dessus les hautes montagnes apparut, Péng Chan, la grande cité, avec ses immenses palais, ses toits, ses pignons, ses façades et ses populations innombrables. Mais plus haut que les plus hauts monuments, plus brillant que les brillantes pierreries se dressait le Palais de la Princesse à l'Ouest de la ville.

Les cocotiers, lourds de leurs régimes faisaient miroiter leurs feuilles sous la caresse de la brise et des rayons du soleil couchant. Un parfum suave se répandait du jardin situé au Sud de la ville et le cœur du vieux Gnak en fut tout bouleversé.

(1) Ogre.

CHANT III

Le songe.

(Traduction de P.S. NGINN)

Le puissant Souverain qui régnait sur Péng Chan dormait, doucement bercé par la musique assourdie des violons et de la mandoline. Subitement il fit un Songe :

“Un courrier étranger lui apportait un message. Il avait la figure et les manières semblables à une horrible caricature, la parole forte, brusque et méchante. Le Souverain en eut grand' peur.

“Il courut sur le Souverain et, tirant une dague qu'il portait en écharpe derrière le dos, lui coupa le bras droit, à hauteur de l'épaule. Et le sang coula abondamment.”

De douleur et d'étonnement, comme sous l'effet d'un poison, Sa Majesté pleurait. Alors, les jeunes servantes, en tumulte, se réveillèrent. Celles qui étaient près du Monarque rappelèrent ses esprits égarés et le consolèrent.

La Reine, pâle et pleurante, arriva rapidement un instant après, suivie bientôt de Nang Soumountha qui, tendrement, interrogea son frère.

Le Roi, faisant des efforts sur lui-même, bougea et se mit debout. Il vit le palais plein de monde; les uns pleuraient, les autres rappelaient son âme.....

Cependant, l'aube blanchissait, à l'approche du jour.

Le Souverain se lava et quand il fut prêt alla sur la terrasse où, sur plusieurs rangs, des gardes armés le protégeaient. La foule avait envahi le palais, les Ministres eux-mêmes ne trouvaient pas de places pour s'asseoir.....

Le grand Oracle s'avança.

Alors, le Souverain du grand Royaume dit son rêve, le soumettant à l'avis des Ministres expérimentés. L'Oracle qui avait compris immédiatement traduisit le songe :

“Votre autorité s'étend partout sur le monde des Hommes.

“Et tous viendront se soumettre à vous.

“Mais vous perdrez un parent que vous chérissez comme
vos yeux.

“Parce qu'un étranger viendra vous le ravir.....

“A l'époque où régnait Sivilat

“—Ainsi que vous l'a transmis la tradition—

“Ce Souverain avait une jeune fille nommée Bounphéng qu'il
chérisait comme ses yeux,

“Et dont la beauté attirait plus de cent princes.

“Cette princesse, de par sa destinée, devait être mariée à
Thao Sivilay.

“Son père avait fait le même songe que vous.

“Dans la suite, il perdit sa fille chérie,

“Ravie par un prince étranger, sur un char volant aussi
rapide que l'air.

“Ils traversèrent plusieurs cieux, pendant plusieurs saisons

“Car le malheur est inévitable.

“Pour vous, je crains que vous ne perdiez votre soeur, le
coeur du Royaume,

“Parce que le malheur arrive avec l'année néfaste.

“Dans la suite, vous aurez la gloire.

“Mais vous aurez quitté le Royaume, nous privant de votre
autorité.....

“Il faut annihiler à coup du destin, en chassant

“Le malheur loin de vous, pour que la Princesse soit hors
du danger.”

Quand il eut parlé, l'Oracle prit congé. Le Souverain fut délivré de son chagrin et congédia tout le monde. Les Ministres saluèrent et se retirèrent.

Tout le monde, hommes et femmes, quittèrent le palais.

CHANT IV

L'enlèvement de Nang Soumountha.

(Traduction de P.S. NGINN)

L'aube parait, annonciateur du beau temps. La jeune Princesse Soumountha dit à ses suivantes :” Préparez—vous ; je vous emmène aux distractions”

Les jeunes filles se parent et sont bientôt prêtes, et le cortège se forme : chars rutilants de pierreries, chevaux ornés comme des jeunes phousao.¹ Tout au long de la route et, une fois arrivés dans le Jardin des fleurs, les jeunes gens ne cessent de s'échanger des compliments et des oeillades.

Tous s'y livrent à plein coeur : jeunes phousao¹ et jeunes phoubao,² veuves ou divorcées.... Et l'on offre des bouquets de fleurs à la jeune Princesse, contente de tant de joies, parce qu'elle aime son peuple et désire son bonheur.

Le vent murmure à travers les branches ; les rayons du soleil déclinent....

(1) et

(2) Jeunes filles et jeunes gens.

Cependant, le grand Gnak au coeur pernicieux se dit en lui-même : " Voici donc un désir enfin comblé." Il récita les paroles magiques qui terrorisèrent les génies du voisinage. Les génies du Royaume eurent peur de sa puissance et s'enfuirent, abandonnant la précieuse Princesse. Aussitôt le grand Gnak se précipita sur elle et l'enleva dans ses bras, au plus haut du Ciel.

La Princesse saisie, pleura, se débattit et perdit connaissance. Mais lui, il prit soin d'elle et la combla d'attentions.

Cependant, les hommes et les femmes, le peuple entier et les Ministres criaient de désespoir, se frappant la poitrine de frayeur et de regret, pleurant la princesse perdue. Le jardin est comme en feu et tous tremblaient de crainte et d'appréhension. Ainsi, la douloureuse nouvelle parvient à la capitale, jetant tout le peuple dans la consternation et le Souverain dans une indicible souffrance. Toute la Cour pleurait et gémissait-les uns pâlis, de crainte d'une conflagration, les autres réunissant femmes et enfants, en vue de la fuite.

Le Roi se lamentait : " J'ai perdu ma soeur bien-aimée ; c'est comme si j'avais perdu mon Royaume. Ne serait-il pas préférable que pour la suivre, je me donne la mort. Comment dans un tel état de souffrance, pourrai-je continuer à vivre ?"

Quand l'enlèvement fut connu des populations des campagnes, tout le monde se mit à pleurer. Les éléphants et les chevaux du pays se mettent à refuser toute nourriture. Les oiseaux, les perdreaux et les perdrix, les ramiers, les merles et les perroquets cessent de chanter et demeurent silencieux, refusant nourriture et attendant dans la peine le retour de la Princesse. Ce sont les oiseaux que la Princesse élevait et soignait.

Cependant la Princesse voguait au-dessus des nuages et, en moins d'un jour, arrivait dans le Royaume du grand Gnak,

Elle aperçut le Palais de Koumphan étincelant de pierreries s'étendant à perte de vue. Et le grand Gnak dit : "Nous ferons de vous notre Epouse."

Il installa la Princesse dans le Palais, la caressant et la consolant. Mais, en colère, elle l'injuria : "ô, vieux Gnak malfaisant, ne me laisse pas en vie pour que je souffre ! J'ai déjà fait don de ma vie : on ne peut rien contre la destinée. Lorsque le Tigre Royal s'est saisi du chevreau, celui-ci ne peut que dire, au bord de la tombe."

Le grand Gnak déployait sa tendresse et sa sollicitude : "Je n'ai nul besoin de nourriture ! Je ferai de vous mon Epouse, la première femme de ce Royaume. Je suis le plus grand Roi de ce monde.

"Mes trésors regorgeant d'or et d'argent, de pierres précieuses et rares, je vous les offre en totalité. Vous serez le premier Personnage de mon Royaume, et tout sera à votre disposition.

"Désireriez-vous les objets les plus rares et les plus difficiles, j'irai vous les chercher même au péril de ma vie. J'écarterai de vous les moindres douleurs et les moindres souffrances.

"Cessez, je vous prie, de vous tourmenter."

Il lui offrit des monceaux d'or, d'argent et de pierres précieuses ainsi que des bouquets de fleurs, s'engageant à satisfaire tous les désirs de la Princesse.

La Princesse demeurait perplexe ; elle se dit : J'étais résolue à lui servir de proie. Et voici qu'il me parle d'amour ! N'est-ce point un effet de notre destinée ? Et comment, loin des miens, songer à résister ? Laissons faire la Destinée car à quoi servirait de résister ?

Alors, Koumphan prit la Princesse dans ses bras et la cire exposée au feu fondit,

Et il prit soin d'elle, l'entourant de fleurs et d'attention.

Peu de temps après, la princesse fut enceinte; elle mit au monde une fillette que tous deux chérissent à la folie. Koumphān donna à sa fille le nom de Sida Chan, jolie comme un dessin des dieux. On le sut plus tard dans le Royaume des Naga. Rounnarat, le Roi du Royaume des Eaux, vint avec des trésors demander la main de la jeune fille. Et l'on scella le mariage.

Le Naga, heureux, emmena la princesse et les deux Royaumes se communiquaient par un pont d'or.

Depuis que Koumphān a enlevé Nang Soumountha, huit ans se sont écoulés. Les époux s'aimaient tous les jours davantage et la Princesse en vint à oublier son pays et les siens.

CHANT V

L'ordination de Phagna Koutsarat.

(Traduction de P. S. NGINN)

Le Roi ne cessait de penser à sa soeur, refusant toute nourriture; il se demandait nuit et jour ce que devenait sa soeur entre les griffes du Gnak. Il dépérissait à vue d'ocil comme une feuille de bananier jaunie qui se dessèche et périt.

Comment reconquérir sa soeur? Par la force des armes, il ne le pouvait. ne sachant où se trouvait le Royaume des Gnak. En étudiant les pouvoirs magiques? C'était contraire aux usages.

Il se décida à prendre le froc et à abandonner son Royaume, pensant trouver dans la pratique de la religion l'oubli de celle qu'il adorait,

Il en informa la Reine et les Ministres..... Malgré la résistance de ceux-ci, malgré le désespoir de la Reine, il persista dans sa résolution. Le Roi ordonné, la Reine fut portée au pouvoir suprême et le Gouvernement du royaume continua dans le silence et dans le respect de tous pour les coutumes établies.

Mais après sept mois de froc, il revint à penser encore à sa soeur. Il décida de partir à sa recherche.

Le voyage était long, les routes inconnues, dures. Après trois mois de marche, il parvint à la grande Cité de Champa, grouillant de monde, et sollicita l'hospitalité dans la pagode dirigée par le grand Bonze Maha Chak. Il se renseigna et on lui dit que là s'arrêtait la limite permise aux hommes de la Terre. Au delà, s'étendait le Royaume des Gnak administré par Koumphān dont aucun pouvoir humain ne pourrait venir à bout. Seul un rejeton d'Indra, lui-même de la race du Bouddha, pourrait le vaincre....

Le bonze Koutsarat était déçu et désespéré et ce fut le coeur bien triste que le lendemain, il fit sa quête du matin.

Il y avait alors un homme très riche, nommé Nantha. Il avait sept filles et pratiquait tous les jours l'aumône aux bonzes.

Le Vénérable Koutsarat, à la vue des sept soeurs, fut saisi d'amour. Et il entrevit le moyen de reconquérir sa soeur. Il rebroussa chemin et prit congé du chef des bonzes pour regagner son royaume. En route, il s'arrêta au bord d'une source magique où chaque homme, qui venait s'y mirer, pouvait voir à côté de sa propre image, celle de la femme que la Destinée lui réservait comme épouse. Koutsarat s'y mirait. Il vit à côté de son image, celle de Nang La (Pathouma), la dernière des sept soeurs, alors que les six autres étaient éloignées de lui de plus de mille

longueurs de corde. Il en fut un moment désespéré, mais le voyage, la beauté des paysages et le chant des oiseaux lui firent vite oublier ses appréhensions et bientôt il arriva aux limites de son Royaume, à la grande allégresse de tout son peuple.

Il se défroqua et fut de nouveau sacré Roi, dans les conditions exigées par les vieilles coutumes.

Le Royaume, tel un oiseau dont on avait enlevé les plumes, retrouvait son Souverain, son Pilote. Tout le peuple était dans la joie.

CHANT VI

Le mariage.

(Traduction de P.S. NGINN)

Mais le grand Souverain n'avait pas oublié les sept soeurs. Il ordonna à ses Ministres les plus qualifiés d'aller les demander. C'étaient Khoun Khouan et Khoun Si qui s'en allèrent, escortés de mille notables, mille couples d'éléphants, mille chevaux, mille juments et toutes choses par milliers....

Khoun Khouan et Khoun Si partirent et, après un mois de voyage, aperçurent la grande Cité de Champa, grouillant de monde. Ils bivouaquèrent au dehors de l'enceinte et, le lendemain, se présentèrent aux Ministres du pays. Ceux-ci, estimant que l'objet de leur démarche était naturelle, les autorisèrent à aller saluer leur Roi, le Phagna Kammatha, Celui-ci, satisfait des présents que lui offrirent Khoun Khouan et Khoun Si au nom de leur souverain, applaudit à leur démarche. "Nous ne pouvons, leur dit-il, mettre

obstacle à ce qui est voulu par la Destinée. Allez, allez voir le Setthi¹ Nantha et dites-lui de ne pas s'opposer à ce mariage."

Les deux messagers prirent congé et s'en allèrent chez le Setthi, accompagnés de Nai Chan. Tous les trois montèrent dans la grande demeure.

Le Setthi et son épouse leur dirent :

"Venez-vous nous apporter le bonheur, à nous pauvres gens ?"

Et Khoun Khouan répondit :

"Puissiez-vous me pardonner, ô Père très respectable et et très craint :

"Nous sommes des messagers et des quémandeurs.

"Le Puissant et renommé Souverain de Péng Chan souhaite en mariage vos sept jeunes filles."

Le Setthi répondit :

"Comment une petite personne peut-elle se placer à côté d'un grand Souverain ?

"Puissiez-vous, de loin, nous pardonner, à nous pauvres gens.

"Je les aime comme mon propre coeur

"Et ne saurais, à cause de la grande distance, les laisser partir."

Alors Khoun Si poursuit la demande, en répondant :

"N'ayez aucune crainte, ô Père, de quelque amour que vous les aimiez !

"Pourvu que vous donniez votre consentement, tout Péng Chan veillera sur elles.

¹ Homme très riche,

“Reliez, reliez par un pont nos deux grandes cités.

“Et si la distance est d'un mois, regardons—la comme si elle n'était que d'une longueur de corde.

“Considérez, considérez la Destinée;

“Les jeunes gens et les jeunes filles, dans le monde, sont liés même à grande distance.”

La mère répondit :

“Ce que vous dites, nous le savons;

“Mais nos sept filles sont nos yeux.

“Comment voulez—vous que je les enlève pour vous les offrir?”

Mais les parents intervinrent et proposèrent d'obtempérer au désir souverain. Alors le père fit venir ses sept filles et leur dit :

“O mes filles. que j'adore toutes à l'égal de mes yeux;

“Un souverain lointain vous demande en mariage.”

Les sept jeunes filles se prosternèrent et répondirent :

“Nous sommes vos filles et ne saurons que dire. Vous pouvez disposer de notre vie.”

Ils se lamentèrent quelque temps et la mère dit ensuite :

“Mes filles, vous allez nous quitter. Je vais vous donner quelques conseils de crainte que, loin de moi, vous ne transgressiez les bonnes règles de conduite :

“S'il arrive un danger ou un malheur à l'une de vous, il faut que toutes, vous la secouriez;

“En outre, il faut vous appliquer à étudier les habitudes du Souverain, attentives à ses désirs;

“Ne vous comparez jamais aux mauvaises créatures ;

“Il n'est pas recommandable d'entretenir chez soi des
ivrognes ;

“D'autres, avides au sommeil et se levant tard,

“Ceux-là si vous vous comparez à eux, vous conduiront à
la misère.

“N'élevez pas ceux qui disent des vérités trop brutales ;

“Ils vous déshonoreront assurément ;

“Pas plus, ceux qui n'ont que paroles mielleuses

“Car là où ils pénètrent, entre la misère.

“Ne méprisez pas ces conseils

“Mais pensez-y bien, matin et soir.”

Après avoir ainsi conseillé ses enfants, elle s'adressa aux
messagers, les priant de rapporter ses paroles au Monarque :

“Veuillez, je vous prie, dire au Souverain

“Que nous lui offrons nos propres yeux.

“S'il arrive que l'une d'elle commette une faute à lier,

“Daignez user de patience et la conseiller,

“Et si la faute doit entraîner la peine capitale,

“Que le Monarque daigne nous la renvoyer.

“Parce qu'elles sont ignorantes des usages de Cour,

“Qu'on veuille pardonner leurs fautes.”

Après avoir offert les présents d'usage, tous se retirèrent,
parmi les pleurs des vieux parents et, à travers la ville, les
jeillades et l'esprit des jeunes femmes de la capitale, toutes,
désireuses de garder Khoun Khouan et Khoun Si qui, délicieusement,
gagnaient congé d'elle. Puis ils allèrent saluer le Souverain du
pays : ils disent leurs adieux et celui-ci leur répond.

La réception, au retour à Péng Chan, fut grandiose et magnifique, le Souverain, heureux, s'étant porté au-devant des voyageurs. Dignement, Phagna Koutsarat demanda aux jeunes filles des nouvelles de leurs parents et les assura de son amour et de sa protection. On les sacra reines suivant les coutumes du pays et, en grande pompe, on conduisit chacune d'elles dans le palais qui lui était réservé.

Le Souverain n'oublia pas de récompenser les gens de leur suite, et chaque personne eut de l'argent, de l'or et des sampots. En outre il anoblit Khoun Khouan ainsi que Khoun Si, les considérant désormais comme des princes de sang royal.

Tout le monde était content et plus heureux encore était le Souverain, soigné par sept femmes, attentives à lui plaire.

CHANT VII

La naissance.

(Traduction de P. S. NGINN)

Le Souverain aimait également toutes les huit reines, mais son coeur n'avait pu oublier un seul instant sa soeur adorée. Pensant à demander au Ciel un fils puissant capable de combattre le Gnak, il manda les reines.

“Ecoutez, Reines que j'aime toutes si tendrement, Nous désirons avoir un fils puissant, capable de vaincre le Gnak car nous n'avons jamais oublié l'offense qu'il nous a faite en usant de sa force pour nous enlever notre soeur.

“Formez donc des vœux pour que le Tout-Puissant vienne naître avec vous.

“J’élèverai à la dignité suprême celle de vous qui m’aura donné le Tout-Puissant”.

Les Reines prirent congé et toutes désireuses de complaire au Roi, ardemment, firent des vœux—et plus spécialement, la jeune Nang La (Pathouma) qui en appela au Tout-Puissant Indra.

Puis elle s’endormait. Cependant ses souhaits étaient parvenus à Indra dont la table de marbre s’échauffa soudain, émettant de grandes vapeurs. Et le Phra In eut connaissance des désirs des deux Reines, Chantha et Pathouma. Alors il rassembla toutes les divinités et demanda celles qui désireraient aller naître sur la Terre des hommes pour combattre les méchants, Mais toutes se refusèrent de peur. Sauf ses trois propres enfants qui ne sauraient, si leur Père le désirait, éluder le devoir, ne craignant aucune puissance de ce monde, mais demandant néanmoins qu’au cas de grandes difficultés, Phra In veuille bien les assister.

Indra acquiesça à leur désir et aussitôt, escortés de toutes les divinités du Ciel, ils descendirent à Peng Chan, Deux d’entre eux allèrent chez Pathouma et l’autre chez la grande Reine Chantha. Dans le même temps, les six autres Reines conçurent.

Cette nuit-là, Pathouma rêvait qu’elle portait une dague étincelante qui terrorisait le monde entier. Nang Chantha, la grande Reine, de son côté, se vit montée sur un grand éléphant blanc qui l’emmenait hors du Pays. Et le Roi rêvait d’une grande Douve placée dans le coin du Palais Royal; les fleurs les plus belles et les plus rares y fleurissaient mais l’on y distinguait surtout trois lotus d’or qui jetaient des éclats jusqu’au Ciel.

Il se leva, y songeant sans cesse et, sa toilette terminée, quand les rayons du soleil eurent tout éclairé, il se dirigea vers la réception. Là, il relata son rêve à ses Ministres et aussitôt ceux-ci crièrent au Miracle: "Sans doute, Votre Majesté aura-t-elle trois fils tout-puissants qui règneront sur notre Royaume." Le Souverain fut tout heureux dans son coeur.

Et, pour complaire à son désir, l'Oracle aussitôt fit ses calculs pour savoir laquelle des Reines mettrait au monde ces Princes tout-puissants. Addition, division, soustraction: les chiffres des six Reines ne donnèrent rien, mais Nang Chantha est sous le signe du Bonheur ainsi que Nang La. L'Oracle en informa aussitôt le Souverain ajoutant que les autres Reines donneront le jour à de mauvais garnements...

Le soleil poursuivait sa course et ses rayons devinrent bientôt ardents. Le vent soufflait entre les feuilles et les paroles de l'Oracle parvinrent aux oreilles des six reines. Elles furent bien désespérées car ne vaudrait-il pas mieux quitter la vie que de devenir femmes de dernier rang? Alors survint la marchande de fluides magiques qui, sentant la situation et le gain, pénétra dans la demeure de Nang Pathouma. Et se tint un conciliabule fait de confidences à voix basse, de chuchotements et de sous-entendus. Et la méchante marchande de fluides assura la Reine qu'elle la tirera de cette situation difficile: elle fera haïssable ce qui est adoré, et adoré ce que l'on avait haï et méprisé. Les six reines l'assurèrent de leur reconnaissance, en cas de succès, et lui promirent force récompenses. La marchande aussitôt se mit en campagne. Elle alla jeter un peu de son philtre dans la jarre d'eau où le Souverain avait coutume de puiser

pour se laver et, sitôt que celui-ci eut bu quelques gorgées, son cœur conçut des inquiétudes. Il songeait avec colère aux mauvaises prédictions touchant les six reines et aussitôt ordonna qu'on recommençât les interprétations.

Mais les reines avaient déjà soudoyé le devin. Celui-ci répondit au Souverain : "Les six reines cherchent à vous tromper ; quant aux deux autres, leur bonne fortune est certainement grande, mais seulement elles engendreront des monstres qui n'auront aucune forme humaine."

Le Souverain, très en colère, dit : "Attendons la naissance."

Le soleil étincelait, la journée était radieuse et le moment faste. Les reines arrivaient au terme de leur grossesse. C'était la matinée du mardi, neuvième jour de la lune croissante du sixième mois : la Reine Nang La éprouva les premières douleurs.

Aussitôt on la coucha, et les musiciens jouèrent pour inviter le Tout-Puissant à venir au monde. Alors, Sang Thong, le jeune frère, vint le premier, au grand étonnement de tous à cause de sa forme d'Escargot. Puis le Tout-Puissant suivit, tenant en ses mains, arc et flèche. Les parents, voyant ces signes de puissance, se concertèrent rapidement et décidèrent de les cacher, sans en parler à personne.

Presque dans le même temps, la Reine Chantha accoucha. Et tout le monde vit un Eléphant, aux défenses et à la trompe d'or.

Etrange occurrence et la coutume eût voulu évidemment que l'on abandonnât ces monstres au fil de l'eau, mais les mères y tenaient : "Ces enfants sont l'effet des demandes qu'elles ont adressées aux divinités."

On les lava et les habilla dignement, cependant que de grands coups de canon retentissaient dans la capitale, annonçant les naissances.

Le soleil déclinait et aussitôt les six reines accouchèrent.

Mais le bruit des anomalies parvint vite au Souverain qui en fut bien étonné dans son coeur.

Lorsque les reines furent relevées de leurs couches, le Roi les pria de venir lui montrer leurs enfants.

Les deux Reines surmontèrent leur honte et vinrent avec les autres présenter leurs enfants. Celui-ci, apercevant l'Eléphant et l'Escargot, dit : "Quelle infortune est la nôtre ! Ces monstres n'appelleront-ils pas cataclysmes et ruines sur le pays ! Il convient de consulter les Anciens au courant des coutumes et s'il faut abandonner ces enfants, je vous prie d'avoir un coeur calme et résigné." Les Reines répondirent en pleurant : "Veuillez bien considérer, ô Roi, que les enfants sont comme nos membres et qu'il n'est possible à personne de les couper.

"Fussent-ils semblables aux animaux, nous demandons à les élever et que soit faite la volonté de la Destinée ;

"Car si nous les avons engendrés, ce n'est que par l'effet des prières que nous avons adressées ;

"Et si vous désirez les éloigner, nous demandons à les suivre dans la forêt ;

"Voudriez-vous les enterrer, ou les tuer, nous demandons à périr avec eux ;

"Et voudriez-vous les noyer au fond de l'eau, nous ne pourrions les abandonner."

Ayant dit, elles prirent congé et se retirèrent.

Le Roi rassembla les Ministres et tint conseil. Personne n'avait jamais vu de telles aberrations et tout le monde craignait que la sécurité et l'existence du Roi, du Royaume et des populations ne fussent en jeu.

Le Roi éprouva une grande colère dans son coeur et l'effet du philtre l'aveugla : "Allez dire aux deux Reines qu'elles se

dessaisirent des monstres et qu'on les abandonne." Les Ministres allèrent rapporter aux Reines. Celles-ci répondirent en pleurant et en gémissant :

"Allez dire au Souverain que nous suivrons notre misérable destinée ;

"Nous emporterons loin du pays ce qui pourra en faire le malheur ;

"Dussions-nous périr dans cette décision."

Les Ministres allèrent informer le Monarque qui, aveuglé par le philtre néfaste, dit : "Qu'elles fassent selon leur désir."

Et Nang Chantha pressa sa soeur Nang La de partir craignant, si elles tardaient, les punitions souveraines.

Le visage baigné de larmes, elles partirent, portant aux bras leurs enfants, suivies par la compassion et le désespoir de tout le peuple.

Elles s'en allèrent, par monts et par vaux, la nuit se guidant de la clarté des étoiles, le matin réveillées par le cri des singes et des gibbons. Leur coeur était rempli de la peur et la petite Nang La tremblait à chaque pas : elles n'étaient soutenues que par la confiance en leurs enfants, dons des divinités.....

Elles les allaitaient et les nourrissaient de gousses et de tubercules cueillis au hasard des chemins et des arbres, restes des oiseaux et des bêtes.

C'était la saison des pluies ; le tonnerre grondait de tous côtés ; les éclairs sillonnaient le ciel ; tout travaillait à leur peur et à leur détresse.

Cela dura un mois.

Un jour, exténuées, n'espérant plus rien des hommes, elles demandèrent grâce, s'agenouillèrent et adressèrent leur misérable plainte au Phra In Tout-Puissant.

Celui-ci entendit leurs prières et vint à leur secours. Il chargea Visoukam de descendre sur la Terre pour construire un Palais au Tout-Puissant. A l'entrée du Palais, Indra fit écrire les lignes suivantes : "Ceci est la demeure offerte par le Phra In aux cinq enfants de la race du Bouddha."

"Le jeune Prince s'appelle Sinsay à la puissance renommée du monde entier; le fils de Nang Chantha s'appelle Siharat, craint de tous et l'Escargot du même sein que le Tout-Puissant s'appelle le Sang Thong, craint et respecté du monde."

Quand elles eurent lu, les deux Reines rassérénées pénétrèrent dans le magnifique Palais, orné de peintures les plus gracieuses et rempli d'objets d'habillement les plus riches. Aucune nourriture ne manquait.

Et ainsi, se confiant à la protection du Tout-Puissant, ils vécurent dans une douce quiétude, heureux comme s'ils étaient au Paradis.

Quand il fut en âge de parler, Sinsay un jour, réclama à sa mère et à sa tante l'arc et la flèche qu'il portait avec lui en naissant. Malgré son âge, il tendit sans difficulté l'arc d'airain et le fit partir dans un bruit de tonnerre.

La flèche alla choir devant Phagna Simphali, le roi des Garuda, de tous temps adonné aux services des Bouddhas. Ayant reconnu l'arme du Tout-Puissant, le Phagna Simphali sans tarder rassembla son peuple et vint vénérer le roi des mondes, et s'offrir de lui adoucir l'exil.

De la même façon, Sinsay appela le roi des Naga.

Et tour à tour, les Khout et les Nak vinrent veiller sur le Tout-Puissant et sa famille, les berçant de musique et toujours attentifs à leurs moindres désirs. Et les animaux du voisinage, les éléphants et les ours, les tigres, les quadrumanes et les oiseaux,

tous, petits et grands, eurent à coeur de venir servir les fils d'Indra.

Sept années durant, ils vécurent, dans le parfait bonheur, sans ennui ni maladie.

Sinsay était aussi puissant que le Phra In lui-même ; Sang Thong grandissait en beauté et en puissance : il pouvait couper les montagnes en deux d'un coup de dents et inonder d'un jet de sa bouche la colonne de la terre. Quant à Siharat, il était beau comme un dessin, puissant comme Isouan et pouvait, d'un coup de trompe, soulever les plus grandes montagnes.....

CHANT VIII

Le voyage.

(Traduction de P. S. NGINN)

Le troisième mois touche à sa fin ; un vent glacial caressa les feuilles ; les fleurs dans les forêts et dans les prairies s'épanouissent, semant partout de vives couleurs.

Le Souverain de Péng Chan adorait ses enfants mais ne cessait de penser à sa soeur, qu'un Gnak malfaisant lui a ravie, abusant de sa force.

Ses six enfants grandissaient, vifs et beaux parleurs, ne craignant rien et ne respectant personne. Le Souverain les aimait comme ses propres yeux, mais il ne pouvait oublier sa soeur. Il fit venir les enfants et leur dit :

“O mes enfants, je vous ai demandés au Tout-Puissant Phra In et je suis bien heureux de vous voir naitre. Mais mon coeur reste tourmenté car je souffre de ce que le mauvais Gnak a ravi ma soeur. Il faut que vous songiez à aller défaire le mauvais Gnak qui nous a offensé et ramener votre tante. C'est là

le grand souci du Royaume. Que celui qui voudra l'ôter veuille bien le faire connaître. Dès lors, tous se mirent à répondre : "Nous ne saurions nous soustraire au devoir qui nous incombe et nous sentons tous que nous sommes nés pour châtier les méchants. Mais nous n'avons actuellement aucune puissance ; nous vous demandons donc de nous autoriser à aller chercher à "étudier" les pouvoirs surnaturels."

Le Souverain fut bien content dans son coeur ; il donna de l'or à chacun d'eux et ceux-ci prenant congé de leurs mères, au désespoir, quittèrent la capitale.

Ils s'engagèrent dans la forêt, parmi les montagnes et les torrents, pensant sans cesse à leurs mères. Ils se proposaient d'aller jusqu'à la demeure de Sila dont la puissance était renommée depuis les temps immémoriaux.

Mais au bout d'un mois de voyage, ils perdirent leur chemin, et Indra qui réglait la destinée des hommes les dirigea vers le Palais de Sinsay.

Ils furent bien effrayés à la vue des grands animaux qui surveillaient les issues de la grande demeure et, de suite, songèrent à fuir. On les rattrapa et Sinsay en personne, sur le rapport de Phagna Simphali, vint leur demander ce qu'ils désiraient. Alors ils se mirent à genoux, et dirent d'où ils venaient. S'apercevant qu'ils étaient frères, Sinsay les conduisit dans son Palais.

Là, de nouveau, ils se mirent sur les sièges les plus bas, et racontèrent la mission dont ils étaient chargés, et demandèrent à Sinsay de leur enseigner un peu de sa puissance. Mais quand ils eurent appris que Sinsay était leur frère, ils lui dirent :

"Notre Père n'a cessé de penser à vous et de se lamenter de votre départ. Il sera sans doute bien aise de vous savoir vivant, en bonne santé et si puissant. Nous lui rapporterons ce que nous avons vu mais il est nécessaire que vous fassiez voir que vous êtes encore en vie : pour cela envoyez-lui, pour le sa-

luer, les animaux, vos serviteurs." Sinsay consentit et ils convinrent du jour où les bêtes iraient à Péng Chan.

Les six frères reprirent le chemin de la Capitale.

En route, aussitôt, ils complotèrent pour nuire.

Ils arrivèrent à Péng Chan et tout le monde apprit avec grande joie qu'ils avaient "étudié" et acquis une puissance aussi formidable que celle d'Isouan lui-même.

Phagna Koutsarat en fut bien content et leur demanda de lui montrer une preuve de leur puissance. Ils répondirent qu'ils feraient voir tous les animaux de la création, par eux subjugués.

Au jour fixé, les animaux envoyés par Sinsay arrivèrent, par terre et dans l'air, envahissant la Capitale, obscurcissant le Ciel. Tout le monde était dans la terreur et tremblait à la vue des Khout et des Nak, des tigres, des éléphants et des ours, oiseaux, reptiles, tous animaux terribles et effrayants.

Le Phagna Koutsarat, lui non plus, n'échappait à la peur et suppliait ses enfants de renvoyer les animaux. Ceux-ci vers la fin du jour, quittèrent la Capitale.

Tout le monde était convaincu de la toute puissance des six princes, et le Roi ne pouvait contenir sa joie.

En grande pompe, on organisa de grandioses cérémonies pour souhaiter gloire et succès aux six frères, qui partirent à la conquête de Nang Soumountha, sous la bénédiction de leur Père et du peuple entier, remplis de joie et d'espoir.

Ils se dirigèrent vers le Palais de Sinsay.

Dès qu'ils furent arrivés, ils dirent: "Notre Père nous charge de vous dire qu'il n'a cessé de penser à notre tante, malheureuse de ce que le Gnak ait usé de sa force pour lui ravir. Notre Père, qui a toujours cherché à se venger, est maintenant bien heureux d'apprendre que vous êtes tout puissant,

“Châtiez le coupable et ramenez sa soeur chérie, votre tante! Et quand vous aurez achevé votre mission, le Royaume de Péng Chan vous sera offert bien que vous soyez le dernier né.”

Sinsay répondit: “La reconnaissance envers un père n’a pas de limites. Nous nous conformerons à sa volonté, mais il convient que nous consultations notre Tante et notre Mère.”

Les deux Reines avaient gardé dans leur coeur beaucoup de ressentiment pour le Souverain, se rappelant le moment où, pareilles à des indésirables, elles avaient été chassées du Royaume sans un regard de compassion, sans une parole de regret. Elles disaient également que les nombreux fils du Souverain auraient pu être chargés de la mission, mais Sinsay insista si bien et les supplia si tendrement d’oublier leurs vieilles rancoeurs pour ne considérer que le Devoir, qu’elles cédèrent. Alors toutes les deux en pleurant lui firent les recommandations suivantes :

“Vous pouvez partir, mon fils, mais songez à nous et ne tardez pas à revenir!

“La forêt est pleine d’ennemis, d’animaux féroces et d’esprits dont le pouvoir malfaisant est semblable au feu qui brûle :

“Ne les sous-estimez pas.

“Ne vous séparez jamais de votre arc et de votre flèche.

“Quand vous serez parvenus au Territoire de Koumphán,

“Tous les trois, restez bien unis et fermes

“Car Koumphán est un ennemi puissant et valeureux.

“Quand vous aurez revu votre Tante,

“Ne vous fiez pas à elle.

“Le coeur d’une femme est plein de duplicités.

“Son mari est un Gnak, mais ils ont vécu ensemble :

“Est parfumé l’animal le plus puant avec qui l’on a vécu.

“Quant aux six frères, n’ayez non plus aucune confiance en eux”

Sinsay et ses deux frères portèrent des cierges aux doigts et prirent congé de leurs mères. Une dernière fois, ils recommandèrent aux Garuda et aux Naga de veiller sur les deux Reines et, quand tout fut prêt, ils s'en allèrent suivis des six frères.

Bientôt, ils pénétrèrent dans la forêt profonde.

Après sept yôsana, ils arrivèrent dans le territoire du grand Serpent. Relevant sa gueule venimeuse et énorme, d'où jaillissaient des flammes ardentes, la terrible bête se dressait devant eux. Les six frères en eurent grand' peur et demandèrent à rebrousser chemin. Mais Sinsay les rassura : ce Serpent n'était que mince danger. Et sur la Bête aussitôt, il lança sa puissante flèche.

L'arme fracassa la tête du reptile ; mais la tête touchée se transforma en sept têtes nouvelles desquelles jaillirent des flammes plus venimeuses encore ; l'atmosphère en était obscurci et empoisonné.

Sinsay, de nouveau, relança son arc qui coupa le Serpent en deux et, la tête ayant roulé sur le sol, Sihô la broya enfin en mille morceaux qui se consumèrent dans un feu d'enfer.

Le combat était achevé. Continuant leur chemin, ils aperçurent une mer, large d'un yôsana et les six frères confessèrent leur peur, refusant d'aller plus loin.

Chose impossible, disait Sinsay en souriait. Le fils d'Indra ne pouvait abandonner à mi-chemin, une mission dont il était chargé. Et il leur dit d'attendre là son retour ; le grand Sihô leur tiendra compagnie.

Sinsay s'embarqua sur son jeune frère Sang Thong, transformé en vaisseau géant, et la mer immense fut traversée dans le moindre délai.

Oh ! les épaisses forêts qui s'étendaient à perte de vue, les appels éperdus des gibbons et les échos de voix de mille

êtres invisibles, sortant des grottes et des profondeurs noires ! Sinsay suivait la route tracée par son frère et ne cessait de penser à sa mère et à sa tante.

Le soleil qui dorait les montagnes le soir, les insectes rapides comme des flèches, qui traversaient l'air, l'alignement des arbres coupés par Sang Thong, et le doux parfum des fleurs qui lui rappelait le lait de sa mère !

Il suivait, seul, le chemin tracé par son frère, longeant les pentes des montagnes, escaladant des pics escarpés. Et une vague mélancolie toujours le poignait ; les chemins qui apparaissaient si courts à vue d'oeil mais si longs en réalité.

Ils traversèrent sept mers, la dernière toujours plus large d'un yôsana que la précédente. Les dangers croissaient à chaque étape.

Après le Serpent au souffle envenimé, ils rencontrèrent un Gnak solitaire et arrogant qui, vaincu jusqu'alors, ne pouvait se douter qu'il périrait de la main d'un minuscule humain.

Sinsay recontra ensuite un troupeau de pachydermes qui faisaient résonner la forêt de leurs barrissements et dont les empreintes, creusant des trous profonds de plusieurs coudées, n'étaient pas larges de moins de deux brasses.

Ensuite, un groupe de quatre Gnak, gardiens de frontières, qui, ensemble, se jetèrent sur l'animal de l'espèce humaine dont la chair, depuis la plus haute antiquité, était réputée.

A la cinquième étape, il arriva dans les territoires d'une Gnakkhini, ogresse terrible.

Quand elle vit arriver Sinsay, elle éprouva un désir d'un autre âge.

“Qui arrive ainsi ? se demanda-t-elle.

“Est-ce un humain ou un Kinnara ?¹

Puis, de par sa volonté, elle créa un magnifique palais.

(1) Masculin de Kinnari.

Il y avait un repas servi,
Composé des mets les plus dignes.
Elle-même se transforma en une délicieuse
Jeune fille comparable à celles du Paradis,
Les deux joues rondes et pleines et le teint clair,
La chevelure abondante et foncée,
Le corps paré de bijoux et de mille chaînes d'or,
Le chignon orné de fleurs.
Aucune personne, sur terre, ne lui était comparable,
Le corps lisse et beau ainsi qu'un lingot d'or.
Elle affectait de regarder au loin,
Manière diabolique pour tromper les esprits simples.
Elle désirait en son coeur inspirer l'amour.
Alors arriva Sinsay ;
Il s'approcha aussitôt, séduit en son coeur
Pensant que les divinités avaient cherché
A le consoler en ce moment de détresse.
Mais il vit les yeux terriblement durs
Et comprit qu'il s'agissait d'une Ogresse.
Rajustant son poignard, il passa sans un regard.
Elle se mit à le supplier d'une douce voix :
"O jeune homme au teint clair,
"Où allez-vous, voyageur aimé ?
"Venez, venez vous reposer en ma compagnie,
"Et réchauffer mon coeur.
"Venez, je vous en prie, venez manger
"Avec moi, le riz et le maïs.
"O jeune homme adoré ;
"Depuis longtemps, à votre intention,

“J’ai préparé tout cela.

“Je suis bien une femme de la même race que vous.

“Venez, arrêtez—vous chez moi et n’ayez aucune crainte.

“Je suis fille de Roi, Roi d’un grand territoire.

“Mon père m’avait dit de venir vous attendre,

“A votre passage dans les bois.

“Et si je ne suis vraiment pas digne de votre coeur divin,

“Ayez la bonté de vous arrêter un moment,

“Rien qu’un moment;

“Pour mon bonheur tant soit peu!

“En vérité, tous les hommes se valent

“Et si je devenais votre compagne, vous n’y perdriez rien”.

Tant et tant, ainsi elle supplia Sinsay. Mais le rejeton des Rois ne retourna pas. Alors, quittant la sala elle courut après lui, l’appela d’une voix suppliante:

“Prenez—moi pour préparer vos repas.

“Et si vous avez déjà une femme,

“Je demande à être la plus petite,

“La dernière!”

Le prince alors se retourna et répondit à l’Ogresse:

“Tu es de la race des méchants

“Qui cherchent à tromper les simples.

“Tu sais tourner la langue et jouer la comédie

“Pour abuser les autres.

“Mais je connais le jeu de tous les Diables!

“Je suis le seul, sur terre, dont la renommée

“Glorieuse est crainte de tous.

“Tu ressembles à la petite souris

“Qui voudrait lécher la lame aiguisée d’un grand sabre.

“Ainsi d’un revers, je t’enleverai la vie, ô méchante.”

Ayant dit, il parcourut la forêt;

Mais la Gnakkhini le suivait et mille fois encore le supplia :

“Je ne suis pas de la race des Phi,

“Mais c’est parce que mon mari est mort

“Que je cours après vous.

“Je vous ai vu, voyageur solitaire,

“Vous m’avez plu, et je m’empresse de courir après vous.

“Emmenez-moi comme votre dernière femme

“Utilisez-moi comme servante, pour vous suivre

“Dans la forêt,

“En guise de compagnon à qui parler.

“Ô mes pleurs et mes serments d’amour !

“Si vous n’en teniez compte,

“Comme on se moquerait de moi de par le monde.

“Je vous implore, et vous ne me regardez même pas,

“Ô jeune homme chéri !”

Le prince continua son chemin

Et ne lui répondit pas.

L’ogresse continua à l’appeler de suppliante voix :

“Ô jeune homme de mon cœur,

“Ayez pitié de moi.

“Je ne vous abandonnerai jamais;

“Je vous épargnerai tous les soucis.

“Si vous habitez un palais, je serai votre domestique.

“Voudriez-vous m’utiliser comme éléphant de voyage.

“Pour parcourir le monde !

“Je vous obéirai et n’éluderai aucun devoir

“Qui sera le vôtre.”

Mais Sinsay vit tout le sens de ces paroles trompeuses

Et, impassible, continua son chemin.

Il arriva ainsi au bord de la Mer,

Et traversa celle-ci, monté sur Sang Thong.

La Gnakkhini arriva au même endroit,

Qui marque la limite de son territoire,
 Et elle cria après Sinsay pour l'insulter :
 "Dussé—je mourir et renaître mille fois
 "Que le ciel me préserve d'hommes aussi lâches."

Ayant ainsi injurié, elle s'en retourna.

Sinsay atteignit l'autre bord.

Les vagues se soulevaient en blanches écumes
 Sur l'horizon infini ;

Cette mer mesurait cinq yôsana.

A la sixième étape, Sinsay mit en fuite un vieux Phagna Thone qui prétendait garder à son seul usage, les fleurs de la nature cependant offertes à tous.

A la septième et dernière étape, Sinsay après avoir échappé à une femme qui l'avait enlevé par surprise, rencontra un groupe de cinq cents Kinnari. Aux charmes de celles—ci, il succomba pendant une semaine.

Enfin, quand fut franchie la dernière mer large de sept yôsana, Sinsay et son frère pénétrèrent dans les territoires réservés à Koumphān.

Quand ils se furent reposés des fatigues du chemin, Sang Thong pénétra dans l'enclos du palais du Ravisser. Sinsay, resté seul, faisait un rêve :

Il rêvait d'un ouragan qui balayait le monde, et des vagues en furie, hautes comme les colonnes du Ciel. Il se voyait armé, maniant éperdûment son arc et démolissant des milliers d'audacieuses montagnes. Siharat grondait et étourdissait le monde de ses barrissements. Indra tout—puissant leur enseignait des formules magiques et multipliait leur force. Sang Thong était partout, tournoyant comme une boule, meurtrier et insaisissable, surveillant l'univers entier et l'invitait à entrer dans le pays de Gna Gneu. Les Gnak se croisant au—dessus de sa tête, le couvraient ainsi qu'une toiture d'airain.

CHANT IX

Le Combat.

(Traduction de P. S. NGINN)

Les nuages défilent sous un vent léger. Sang Thong arrive dans le territoire de Mara. Il regarde et songe à tout, surveillant l'intérieur et l'extérieur. Puis il revient en rendre compte au Tout-Puissant qui dit : "Le Ciel viendrait-il protéger son Royaume que, d'un trait de ma flèche, je détruirai tout."

Après avoir dit ces paroles courageuses, décidé à la lutte, il songea intensément au Dhamma invitant les Divinités à lui venir en aide pour augmenter sa force. Les Divinités, de toutes parts aussitôt accoururent et lui présentèrent une voiture d'or sur laquelle il monta et s'éleva dans l'air. Les Tont-Puissants des cinq Points l'escortèrent.

Il aperçut un grand Palais scintillant de pierreries et aussitôt il demanda quel en était le possesseur. Les Divinités lui dirent que c'était là le Palais du très puissant Koumphān que jamais elles n'avaient osé approcher. Sinsay aussitôt les laissa partir et seul, avec son frère Sang Thong, se prépara à la lutte.

Cependant Koumphān, au cœur méchant, était dans son Palais à côté de son Épouse. Il avait passé une mauvaise nuit, bavant et respirant mal. Pressentant un malheur, la Reine le dissuadait d'aller à sa chasse ce jour-là, mais le grand Gnak riait de cette crainte car "sous le ciel, il ne craignait personne." Et il partit à la chasse.

Alors Sinsay et Sang Thong s'approchèrent du Palais du Gnak. Sinsay escalada la demeure et frappa sur la porte, disant, pour tromper sa tante ; "Quelle est la personne qui se trouve à l'intérieur, que je vois mais qui ne bouge pas ?"

"Dites-moi, êtes-vous un homme ou une femme ?"

“Je vous vois bien. ne vous cachez pas.”

Ainsi à plusieurs reprises, le Prince répéta ces paroles mais la Reine, sous la couverture, restait immobile.

Alors, Sinsay parla comme un amoureux :

“Etes-vous mariée ou célibataire ?

“Je ne le sais. Dites-le moi vite.

“Si vous n’avez pas de conjoint, j’aimerais vous voir;

“Si vous me plaisez, je me lierai avec vous.

“Je ferai de vous mon épouse—illustre dignité—

“Puis, enfin j’ai voyagé des milliers de jours pour arriver
jusqu’à vous.

“Je suis un grand Prince qui vient vous voir.

“Il est surprenant que vous ne daigniez même pas me
regarder.

“Si je ne vous plais pas,

“Vous pouvez bien quand même—sans danger—me faire
l’aumône d’une parole.”

Capendant la Reine écoutait, mais son coeur se révoltait à ces paroles d’amour. Elle restait néanmoins perplexe car cette voix humaine l’intriguait.

“Si je lui répondais, je transgresserais la défense

“Que si fermement Koumphán m’avait faite.”

Elle resta longtemps hésitante comme quelqu’un qui n’ayant ni chaud ni froid ne savait s’il devait prendre ou non de couverture.

“Et si je ne répondais pas, je ne saurais jamais la vérité .

“Et si c’est un humain, la voix est celle d’un enfant

“Qui ne saurait parler d’amour.”

Alors elle demanda :

“Qui êtes-vous donc pour parler ainsi ?

“Ce n’est pas ici une maison de passagers

“Mais une demeure qui a son propriétaire.”

Le Prince répondit:

“J’ai vu une grande demeure et ai voulu demander refuge, vous demandant l’hospitalité et un repas.”

La Princesse:

“Vous vous êtes arrêté, veuillez maintenant passer votre
chemin

Car je crains qu’il ne vous arrive malheur.”

Le Prince:

“Oui, j’ai vu et examiné en entier l’extérieur;

“Je demande à voir ce qu’il y a à l’intérieur

“Et si rien ne me satisfait, je passerai mon chemin.”

A cette prétention, la Princesse se mit à rire. Elle regarda par la porte et vit un tout jeune enfant. Elle dit:

“Comment t’appelles-tu, jeune enfant ?

“Je ne suis pas une femme de mauvaise vie

“Mais une femme adorée par Son Epoux.

“Pourquoi continues-tu à bavarder ainsi ?

Si tu tardes à t’en aller, le grand Gnak va venir

“Et de toi fera son amuse-bouche.”

Le Prince;

“Ne dites pas cela, ô Princesse,

“Car il y a plusieurs sortes d’enfants. et celui-ci est sûr
de lui-même.

“Ne me considérez pas comme une quantité nulle

“Car je pourrais terrasser l’Eléphant le plus puissant.

“Votre mari serait-il le plus puissant du monde,

“Je ne le crains pas plus qu’une petite aiguille de bois.

“Quant à ouvrir une porte, je ne crains personne;

“Je pourrais tout détruire que personne n’oserait s’attaquer
à moi.”

Et le Prince frappa sur la lourde porte de pierre et de sa flèche en enleva la clé. La Reine de l’intérieur s’écria :

“N’entrez pas; ce n’est vraiment pas convenable.”

Elle regarda par la fenêtre et vit le tout jeune Prince qui lui parut présenter des traits de parenté. Elle demanda:

“O Prince, d’où venez-vous ?

“A quelle illustre famille appartenez-vous ?”

Et le Prince répondit franchement, ne cachant rien:

“Nous sommes un rejeton du Souverain Koutsarat dont le Gnak a ravi la Tante.

“Notre Père en a toujours souffert, depuis longtemps.

“Et il nous a chargé d’aller à la recherche de sa soeur.

“Les chemins sont pénibles et le voyage long de plusieurs mois.”

La Reine très peignée, se mit à pleurer et embrassa le jeune Prince :

“Vous êtes mon neveu.

“Etes-vous venu seul, jusqu’ici ?

“Que de montagnes escarpées, que de torrents, que de
grands fleuves !

“Que de forêts remplies de bêtes méchantes et d’esprits
malfaisants !”

Le Prince répondit :

“Ceux-là, nous les avons tous maîtrisés

“Et maintenant que nous voilà parvenu jusqu’à vous,

“Nous allons de suite vous enlever de ce Palais;

“Faites vos préparatifs

“Et ne tardez pas car cela allongerait le chemin.”

Alors la Tante dit au jeune Prince:

“N’avancez point de telles choses;

“Ce Gnak est si puissant que nous ne saurions lui échapper.

“Quand vous êtes parti de là-bas, votre Père était-il en
bonne santé ?”

“Oui, répondit le Prince, mais il est seulement

“Malheureux d’être séparé de vous.

“N’ayant jamais pu trouver homme qui pût venir jusqu’à
vous,

“Moi, son dernier enfant, j’ai accepté cette mission.

“C’est au bout de grandes difficultés que je suis arrivé
jusqu’à vous, ô ma tante,

“N’ayez plus aucun lien avec le mauvais Gnak et songez
à repartir rapidement.

“Songez à mon Père qui ne cesse de se lamenter après
vous.”

La Princesse :

“Je n’aime pas plus ceux de là-bas que je ne déteste
celui d’ici

“Mais comment ferez-vous pour me ramener là-bas ?

“Vous n’avez aucune idée de la puissance de ce Gnak.

“Retournez-vous-en, et dites à votre Père

“Que vous n’avez pu me rencontrer.”

Quand la Tante eut dit, le Prince ressentit une vive
colère dans son coeur :

“Tante, vous êtes follement attachée au Méchant !

“Ce serait donc en vain que mon Père m’a envoyé jusqu’à
vous ?

“Et vous aimez si bien le Gnak que vous oubliez votre
frère !

“Et vous faites état de la puissance de votre mari, pour
m’intimider ;

“Il pourrait mobiliser tout le Ciel que je n’aurais pas peur
de lui.

“J’ai triomphé de tout et parcouru le monde :

“Si vous voulez rester, dites-le nettement.”

La Princesse voyant la puissance et le courage du jeune
Prince, songea à le calmer :

"Je ne refuse pas de vous suivre

"Mais attendez le retour de votre Oncle

"Pour que je puisse le voir une dernière fois."

Mais le Prince pressa :

"Ce n'est pas parole à dire, ô Tante,

"Car s'il engage la lutte, cela retardera notre chemin.

"Il est préférable qu'il nous rejoigne en forêt:

"Nous lui enlèverons ainsi la vie."

Mais la Tante dit encore:

"Veuillez, ô mon neveu, partir avant moi

"Et quand votre oncle sera arrivé, je lui dirai de me
conduire derrière vos pas."

Le Prince:

"Ce discours ne convient pas à mon coeur et ne le dites
jamais;

"Faites vos préparatifs et hâtons-nous de partir.

"Songez que tous les jours, entouré de ses ministres,

"Mon Père se lamente, et tous les jours fait des offrandes

"Pour vous revoir et sauver votre âme.

"Il craint que vous n'aimiez trop le méchant Koumphān

"Et que vous ne puissiez parvenir au Nirvāna, ô ma Tante,

"Parce que vous aurez eu des relations avec les mauvais
Esprits.

"Et maintenant qu'il m'a envoyé jusqu'à vous,

"Vous vous rebellez, attendant sans doute le retour de
votre mari

"Pour qu'il me fasse périr.

"Mais je crains que ce ne soit lui qui crèvera."

Alors Soumountha mit son neveu en garde contre de
telles paroles:

"Si vous êtes vraiment puissant, l'autre l'est aussi;

“Si vous êtes vraiment puissant, veuillez me montrer une
preuve de cette puissance.”

Trois fois de suite, elle répéta cette prière.

Et le jeune Prince satisfait sortit sur la véranda et fit partir sa flèche. L'arc fit un bruit semblable à celui de dix mille tonnerres et l'on aurait dit que le Ciel s'écroulait. La flèche monta jusqu'au Ciel qu'il embrasa obscurcissant l'atmosphère d'une épaisse fumée effrayant toutes les Divinités. Puis la flèche rentra dans le Palais, provoquant une chaleur infernale.

La Reine eut grand'peur et embrassa tendrement son neveu. Celui-ci dit:

“Qu'en pensez-vous, ma tante ?

“Ma puissance pourrait-elle se mesurer avec celle de
votre mari ?”

La Reine répondit:

“Il n'est personne sur Terre qui puisse vous égaler, ô
mon neveu!

“Que n'étiez-vous né au moment où j'étais à Péng Chan!

“Je n'aurais jamais quitté le Pays.

“Mais maintenant, je suis devenu Son Epouse

“Et il m'a si bien soignée qu'il a bien des droits à ma
reconnaissance.

“Et si vous m'enlevez, sans que je l'aie vu

“Sans doute mourrai-je en chemin.

“Daignez patienter et m'autoriser à le revoir une dernière
fois.

“Et veuillez bien ne pas le faire périr.”

Le Prince fut bien content d'entendre ces prières, et ré-
pliqua :

“S'il en est ainsi, persuadez-le, reconnaissant sa faute,
de se soumettre,

“Car s'il se montre orgueilleux, je ne répondrais de rien.”

Cependant Koumphān parcourait la forêt en quête de gibier. Mais sa vue était trouble et il ne voyait aucun animal. Il se butait, comme un aveugle, aux arbres et aux montagnes. De colère et de désespoir, il s'en retourna pestant, et se demandant quelle était la puissance qui triomphait ainsi de lui.

Au seuil de sa maison, il appela sa femme à son secours car sa demeure elle-même paraissait en feu. Nang Soumountha avait caché Sinsay sous le tas de fleurs. Koumphān aussitôt arrivé, questionnait sa femme, se doutant de l'arrivée de quelqu'un pour la lui ravir. Mais sa femme le dissuada, si bien que, confiant et harrassé il tomba dans le profond sommeil.

Sinsay sortit de sa cachette et eût bien voulu lui trancher le cou à ce moment mais sa Tante intervenait. Il dut se contenter seulement d'emmener celle-ci.

En route, et par deux fois, Soumountha prétextant d'avoir oublié, la première fois une écharpe, la deuxième fois une perruque, retourna au Palais réveiller le grand Gnak. Chaque fois, Sinsay fut obligé de venir l'arracher à ses lamentations car la Reine ne pouvait oublier son mari, tout orgue qu'il était.

Précédés par Sang Thong, ils poursuivirent leur chemin et arrivèrent devant une grotte après avoir parcouru trois yōsana : les deux frères y enfermèrent Nang Soumountha, la confiant à la garde divine. Puis ils revinrent sur leurs pas pour châtier le grand Koumphān.

Celui-ci continuait à dormir et ses ronflements ressemblaient aux grondements du tonnerre. Il fut réveillé par la flèche de Sinsay lui coupant le cou, séparant la tête du corps, cependant qu'un deuxième coup lui sectionna le corps en deux.

Le grand Gnak se réveillait. Il saisit les morceaux de son corps et les relia à nouveau, et il apparut avec sept têtes toutes semblables, en colère contre l'individu qui l'avait réveillé de si brutale façon.

Le Prince, de sa flèche, de nouveau fracassa les sept têtes mais aussitôt il en naquit 49 nouveaux corps, chaque tête coupée se transformant en sept têtes nouvelles. Le Prince relança sa flèche qui terrassa tous les monstres mais ils renaquirent plus de 300 dont 23 chefs brandissant sabres et massues et se ruant sur le Prince. Ils dirent :

“Qui es-tu, toi qui ravis la femme d'autrui ?

“Tu es semblable au crapaud qui se serait jeté dans un
brasier;

“Il pourrait être très puissant mais ne pourrait échapper
à la mort.”

Le jeune Prince répondit :

“Je suis de la race des Souverains de Péng Chan.

“Vous pourriez remplir la terre que d'un coup de ma
flèche,

“Je vous anéantirai jusqu'au dernier.”

Les Gnak furieux se jetèrent sur le Prince mais celui-ci les écrasa d'un coup de sa flèche. Et les cadavres des Gnak s'amoncelaient comme des montagnes. Mais aussitôt chaque corps donnant naissance à 7 corps, on en vit 1825 se ruant sur le Prince, les yeux rouges comme des brasiers et de leurs massues frappant la terre de tous côtés. Le bruit était infernal et la fumée obscurcissait le Ciel. Le Prince relança sa flèche sur les Gnak qui l'assaillaient de tous côtés, renaissant par milliers et obscurcissaient le Ciel. Sang Thong et la flèche faisaient leur travail, et jetaient enfin le désarroi et la peur parmi les monstres qui reculèrent titubant de douleur et laissant couler des flots de sang.

Koumphān abandonnait le terrain. Il convoqua les plus braves de ses généraux et les plus hardies de ses troupes.

a) **Phetsakhai**, à la tête de 3 millions de troupes, puissant entre tous, et qui pouvait soulever les montagnes comme du coton ;

b) **Kaisi**, à la tête de 100.000 hommes, formant l'aile droite;

c) **Khaisi**, à la tête de 40.000 hommes, à l'aile gauche.

Ils réquisitionnèrent éléphants et chevaux par milliers et, tenant la place de Koumphan, Vaignouvét commandait les armées aidé de Vaignoukan, à l'avant-garde.

Et ils poursuivirent Sinsay jusqu'à sa retraite. Mais ils ne purent venir à bout de cet enfant "une grenouille" et se retirèrent décimés, tous leurs chefs ayant péri, à l'exception de Vaignouvét qui s'en alla en rendre compte à Koumphan.

Cependant Sinsay et ses frères ainsi que Nang Soumountha se reposèrent.

CHANT X

Le grand Combat.

(Traduction de P.S. NGINN)

Vaignouvét arrivait devant Koumphan et levant les doigts au-dessus de sa tête, il fit son rapport: "Daigné le Tout-Puissant de qui dépend ma vie, me pardonner.

"Nos soldats ont été exterminés et leurs quatre grands Chefs ont péri."

Koumphan ressentit une grande colère et aussitôt rassembla de nouveau son peuple et ses généraux les plus puissants, d'abord Phanva, aussi puissant que lui, et Vaignouvét lui-même, son neveu bien-aimé, qu'il a lui-même élevé et instruit. L'armée était forte de plusieurs millions d'hommes et, quand l'Oracle eut indiqué le moment favorable, Koumphan, habillé comme un Dieu, monta sur son éléphant, orné de bijoux rutilants. Il envoya d'abord chercher son frère Vannoula le grand, mais celui-ci dormait. Vaignouvét ne put le réveiller et Koumphan passa outre.

L'armée se mouvait, terrible, inondant le Ciel et la Terre; les divinités des fleuves et des montagnes, les animaux et les oiseaux fuyaient terrorisés. La lune changea son cours et la Terre entière trembla: Phagna Koutsarat, à Péng Chan, en voyant de tels signes priaient pour la victoire de ses enfants.

Le grande armée approchait, et Nang Soumountha effrayée réveilla en hâte ses neveux.

“Comment résisterons-nous, mes neveux bien-aimés? Nous sommes semblables à des feuilles jaunies au milieu d'un brasier ardent.”

Sinsay répondit:

“Nous sommes semblables à des épées d'airain qui tranchent tout et qui jamais ne plient.

“N'ayez aucune crainte, ma Tante. Les Monstres pourraient remplir la Terre entière que nous les exterminerons tous, semblables à des moustiques qu'ils sont et dont nous ne saurions avoir peur.”

Sinsay, devant le grand combat imminent pensa à son frère Sihô et celui-ci arriva presque aussitôt pour l'aider, Tous trois implorèrent Indra et les puissantes divinités, les priant de les soutenir dans cette suprême épreuve. Et ils s'habillèrent, Sinsay choisissant les plus belles pièces, était beau comme un Dieu. Puis montant sur Sihô, sa tante en croupe, il alla au devant du combat.

Koumphan, dès qu'il aperçut son Epouse aux côtés de Sinsay, fut saisi de rage et s'écria pour insulter celui-ci: “Garçon malfaisant et coupable!”

Koumphan excitait ses soldats, menaçait de tuer celui d'entre eux qui reculerait, ne serait-ce que d'une coudée.

Le combat s'engagea, les troupes de monstres se jetant sur Sihô et sur Sang Thong. Ceux-ci étaient ravis et massacraient les Gnak qui tombaient comme les fruits mûrs des branches secouées.

Les Gnak ne reculaient pas; ils étaient braves, et chacun revendiquait l'honneur de prendre le petit ravisseur et le présenter

à son Souverain. Mais leurs assauts se brisaient entre la puissance de Sihô et de Sang Thong.

Koumphan interpella Sinsay : “De quelle race es-tu, toi qui cherches à ravir la femme d’autrui ?”

“Tout ce qui est sur Terre vient se prosterner devant moi.

“Toi, enfant coupable, tu n’échapperas pas à la mort.”

Et le jeune Prince répondit, ironique :

“Mon nom est Sinsay, respecté de la Terre.

“Ne me croyez pas d’une autre race, ô mon Oncle,

“Et si vous me connaissiez bien, vous feriez demi-tour avec votre peuple.”

Cependant le sang inondait la Terre et les deux neveux de Koumphan faiblissaient devant Sihô, et leurs troupes se débandèrent.

Alors les trois frères se reposèrent. Ils enlevèrent leurs riches costumes et se baignèrent. Puis tous les quatre prirent leur repos.

Koumphan avait rassemblé son peuple et recommençait la poursuite. Ils hurlaient à faire trembler la Terre et affluaient comme de l’eau. Et Koumphan gronda, interpellant Sinsay.

“Qui es-tu, voleur éhonté de ma femme ?”

“L’adultère est sur toi, rends-moi mon Epouse.”

Sinsay répondit :

“Mon nom est Sinsay, très Puissant.

“Cette Reine est ma Tante que tu as volée

“Et c’est pourquoi mon Père m’a chargé de la ramener.

“Maintenant que je l’ai rencontrée, je la ramène.

“De quoi te soucies-tu ?”

“Pourquoi rassembles-tu ton peuple et le fais-tu mourir ainsi dans la forêt ?”

"Tu te prépares des vies misérables."

Le grand Gnak, en colère, s'écria :

"Si elle est ta parente

"Elle est avant tout mon Epouse.

"Quelles que fussent les erreurs et les responsabilités,

"On aurait pu s'entendre, dans la paix,

"Au lieu d'user de ta force pour m'en imposer.

"Tu n'as eu aucune considération pour mon titre et mon
nom Koumphau,

"Pour ton oncle, plus âgé que toi.

"Tu m'as gravement offensé.

"Viens, mon neveu, viens te mesurer avec moi.

"Je suis brave et ne sais reculer

"Et ne cesserai tant que je n'aurai pas repris ma femme."

Sinsay répliqua :

"Ô grand Gnak, de la race des méchants,

"Ne sais-tu pas qu'il faut faire demander son Epouse?

"Toi, tu l'as ravie comme un aigle, au mépris des coutu-
mes ancestrales.

"Cette Reine est ma Tante et mon Père attend de ses
nouvelles.

"Et maintenant que je l'ai reconquise, nous allons rentrer.

"Ne pense pas que tu pourras la reprendre,

"Mais songe plutôt à retourner auprès des femmes de ton
espèce."

Le Gnak fut dans une grande rage, dépité de ce que Sinsay n'eût eu aucune considération pour lui, et invita le Prince à croiser leurs sabres.

Sinsay l'en dissuada :

"Pourquoi nous battre et nous offrir en spectacle?

"N'as-tu pas vu tous tes parents joncher le sol de la
forêt ?

"Pourquoi les faire mourir pour ta femme?"

Koumphan crut que Sinsay avait peur; son coeur se remplit de joie et il dit:

"Si tu as peur, rends-moi ma femme;

"Je te laisserai la vie sauve,

"Car tant que je n'aurai pas ma femme, je te poursuivrai
jusque dans ton pays,

"Je suis brave et ne sais pas reculer.

"Et il faut craindre que ton pays ne soit anéanti.

"Pour éviter ce péril, rends-moi ta Tante:

"Ton pays échappera à la destruction et pourra durer des
millénaires."

Le Prince répondit:

"Ne me parle pas de te rendre la Reine.

"Ma flèche te percera le coeur et c'est avec elle que tu
dormiras,

"Offrant ton corps en pâture aux corbeaux et aux vautours."

Mais le Prince craignait de faire périr les animaux de la forêt et proposa à Koumphan d'aller se battre sur un terrain aride. Quand il eut dit, tous les quatre s'en allèrent dans les airs. Et Koumphan se mit à leur poursuite.

Tel est dans son allure générale le récit du grand combat. Les deux principaux acteurs s'invectivent et les troupes prennent l'offensive, attaquant surtout Sihô et Sang Thong, guerriers valeureux et infatigables, cependant que Sinsay de sa flèche abattait les Gnak par milliers. Ils reculèrent plusieurs fois, mais Koumphan, plein de rage, chaque fois les rassembla et les relança dans la lutte. Par milliers, par millions les Gnak moururent. Puis, vient bientôt le tour de Phan Va très puissant.

Koumphan lui-même enfin engagea le combat. Trois fois touché par la flèche divine, trois fois il arriva à l'extraire et à poursuivre la lutte. Désespéré, fatigué, meurtri, il ne pouvait se

résigner à mourir tant qu'il n'aurait pu au moins une fois encore, tenir la princesse entre ses bras. Et entre deux combats, il lui reprocha son ingratitude et sa désaffection, lui rappelant l'amour dont il l'entourait jadis. Soumountha lui répondait tendrement, le dissuadant de continuer une lutte inégale, et en secret, elle formulait des vœux pour la victoire de son mari.

Koumphan exaspéré, fit entrer en jeu toutes ses ressources magiques : il fit tomber des pluies d'épée, ou embrasa l'atmosphère, ou inonda la plaine entière, mais Sinsay et Sang Thong annihilèrent aisément les effets.

Une fois, Koumphan se transforma en petit poussin et put se saisir de Nang Soumountha. Ce fut une poursuite éperdue, sous Terre et dans l'Air, et Nang Mékhala, la déesse des eaux, vint elle-même leur conseiller de cesser la lutte.

Pour échapper à la poursuite, Koumphan créa des milliers d'êtres semblables à lui et portant chacun une ombre de Soumountha. Mais Sihô barra et les faux Koumphan trépassèrent, puis la flèche de Sinsay reprit Nang Soumountha par l'effet de sa seule puissance.

Une autre fois encore, Koumphan put se saisir de Nang Soumountha, mais presque aussitôt, il fut mortellement touché.

Sa femme se lamenta longuement sur son corps, rappelant son amour et ses tendresses. Et le corps bougeait toujours, les membres se crispaient, la bouche bavait des flots de sang. Sinsay l'acheva enfin en lui tranchant la tête et Koumphan expira au pied de sa femme.

Dans la nuit silencieuse, Nang Soumountha veillait son mari. Elle l'avait recouvert de sa plus chère écharpe et avait placé deux cierges au-dessus de sa tête.

Le pays du Gnak était plongé dans le plus grand silence et l'on n'entendait que les gémissements de la Reine qui cherchait le Souvenir.

CHANT XI

Le Combat contre les

NAGA

(Traduction de P. S. NGINN)

Nang Soumountha avait demandé à son neveu d'aller reconquérir Nang Sida Chan, sa fille, sans qui elle ne pourrait rentrer au pays. Sinsay et Sang Thong partirent.

Sang Thong, d'un souffle, dessécha la mer et par l'Avenue ainsi ouverte les deux frères descendirent dans le Royaume des Naga. Ils arrivèrent dans la Capitale et les jeunes filles Nagi ne cessèrent d'admirer leur beauté et leur prestance, aimant dans leur coeur les jeunes humains élégants.

Sinsay proposa à quelques hommes du peuple des eaux de jouer avec lui aux échecs, mais ceux-ci se refusèrent; le Souverain du Royaume était seul adroit à ce jeu. Alors Sinsay alla voir les Ministres et fut bientôt introduit auprès du Roi.

Après les compliments d'usage et non sans avoir demandé des nouvelles de Koumphau le Roi des Naga, peut être pour ne pas comprendre ce que désirait Sinsay, proposa de jouer.

— Que me donnerez-vous, jeune homme, si vous perdez ?

— Je vous remettrai, Majesté, mon arc et ma flèche au puissant pouvoir, réalisant tous nos désirs.

“Et vous, Sire, que me donnerez-vous ?”

“Notre Royaume, dit le Roi des Naga, désireux d'avoir l'arc et la flèche, choses rares.”

Ils convinrent de jouer en trois manches et aussitôt le jeu commença. Par trois fois, Sinsay gagna : le Souverain fut tout pâle et bien découragé dans son coeur. Il s'adressa à ses Ministres :

“O vous, j'ai perdu la partie et j'ai perdu mon Royaume que je vais remettre au puissant jeune homme !”.

Mais les Ministres se récrièrent : "Pourquoi, Sire, lui remettrez-vous votre Royaume? Il est tout seul parmi nous, que pourrait-il faire, dire, si nous ne le lui remettions pas?"

Alors Sinsay dit :

"Si vous ne voulez pas m'offrir le Royaume, je vous demanderai seulement la Reine qui est ma parente."

A ces mots, la coeur du Roi brûla de colère :

"Tu es un enfant éhonté !

"Tu oses parler de prendre la femme d'autrui!"

Sinsay dit alors :

"Vous êtes un Roi bien méprisable parce que parjure,

"Dans la Tradition des Princes

"La fidélité à la parole donnée doit être une règle."

Le Roi, en colère, ordonna à ses Ministres de se saisir de l'insolent, pour le jeter en prison. Mais lorsque ceux-ci se précipitèrent sur le jeune homme, ils furent terrassés à mort par la puissante flèche.

Sinsay se retira dans la Sala où l'attendait Sang Thong, cependant que le Roi des Naga mobilisait son peuple.

Sang Thong repoussa aisément les premiers assauts, mais comme Sinsay ne voulait pas se battre contre d'insignifiants animaux, il fit venir les Garuda, grands oiseaux au bec d'acier. Ces derniers arrivèrent aussitôt, se jetèrent sur les gros serpents Naga, les étripèrent, jetant le désarroi et la déroute dans leurs rangs. Les Nak se réfugièrent dans les trous, dans les puits et dans les grottes mais les soldats de Phagna Simphali aisément se saisirent de Phagna Rounnarat, Roi des Naga, et de ses Ministres et les portèrent devant Sinsay.

Le Phagna Rounnarat se soumit, pleurant de peur, de douleur et de désespoir, alléguant son ignorance et la barbarie de son peuple qui jamais n'a connu aucune des bonnes traditions.

Alors Sinsay leur prêcha la leçon suivante, sur la conduite du Gouvernement et les pratiques à observer dans un pays :

“Au sixième mois, il faut faire des aumônes et des offrandes;

Soulager les veuves et les divorcées ainsi que tous les Misérables.

“Quant au peuple, il faut le considérer comme les profondes racines du grand arbre;

“Et ne choisir les Ministres que parmi les meilleurs, car ils sont le tronc.

“Quelques-uns serviront seulement au décor comme certaines branches.

“Le Roi est le Sommet qui, aux saisons, dispense partout les fruits,

“Donnant ainsi des profits à tous les habitants de la Terre;

“C'est là une maxime, une coutume millénaire.

“Si les racines ne tiennent pas bon, l'arbre périt.

“En outre, si vous suivez les conseils de vos parents,

“Le pays ne pourra prospérer.

“Tous les mois, respecter les enseignements du Bouddha,

“Et récompenser largement les meilleurs.

“Lorsque vous voulez prendre une décision,

“Il faut regarder le peuple et comprendre ses aspirations.

“Quand vous venez vous tenir en Conseil,

“Il faut avoir l'air content et aimable;

“Ouvrir d'urgence toutes enquêtes nécessaires

“Lorsqu'un Ministre a porté une doléance à votre connaissance;

“Car ce sont là des sujets de mouvement du peuple,

“Il ne faut pas qu'il prive de nourriture,

“Le peuple entier ressemble à nos enfants,

“Il ne faut pas suivre celui qui ne se conforme pas aux
coutumes,

“Mais vous appliquer à lui enseigner le bien,

“Et surtout, il faut éviter quatre espèces d’hemmes :

“Le premier toujours, colère et brutal, toujours ivre;

Le second, toujours dormant, jour et nuit;

“Le troisième, impénitent et ne reconnaissant aucune morale;

“Le quatrième vivant d’aventures, n’ayant pas d’habitation.

“Ceux-ci, si nous les élevons, contamineront presque nos
enfants.

“Rendez-vous aux bonnes raisons de vos ministres,

Veillez toujours à suivre l’avis de la majorité....”

Quand il eut fini de donner ces conseils, Sinsay rendit le Royaume au Phagna Rounnarat, emmena Nang Sida Chan suivie par une escorte brillante et nombreuse.

Il retrouva sa Tante au silencieux pas des Gnak, ordonna de somptueuses funérailles à Koumphau dont il assura ensuite le remplacement par Vannoula que sa flèche était allée réveiller, et qui se réveillait enfin.

Vannoula, convaincu de la puissance de Sinsay, se soumit volontiers et sollicita du grand Illuminé quelques conseils sur le gouvernement du Royaume des Gnak, désormais vassal de Péng Chan. Sinsay, satisfait, lui dit :

“Vous allez devenir le Souverain de ce Royaume.

Tout le peuple attend son bonheur de vous,

Respectez et pratiquez les huit commandements du Bouddha

“Qui sont des conseils de longue portée.

“Ne maltraitez pas les animaux, ce qui nous conduira dans
l’Avichi,

- “Ne vous appropriiez pas le bien d'autrui;
- “N'abusez pas de votre force sur vos ministres;
- “Ne convoitez pas la femme d'autrui;
- “Ne dites pas de paroles vides, mais seulement ce qu'il y a,
- “Abandonnez la compagnie des ivrognes
- “Qui, ivres, n'évitent aucune faute....”
- “Celui qui craint le travail et qui ne recherche que le
salaire
- “Si vous l'aimez, le pays se dépeuplera.
- “Ainsi aux heures difficiles, il se retournera contre vous
pour vous poignarder.
- “Si vous distinguez nettement telles gens, détruisez-les
dès l'enfance.
- “Celui qui a une bonne femme possède une belle maison.
- “Le pays qui possède bons Ministres est prospère.
- “Entretenez de bonnes relations avec les puissants Etats.
- “La parole est pire que mille traits venimeux,
- “Gardez-vous de dire la moindre méchanceté.
- “Le secret que doucement vous confiez à votre Epouse,
chez vous,
Est susceptible de parvenir à l'oreille des hommes d'autres
Etats.
- “Si même vous êtes très puissant, ne comptez pas sur
vous tout seul;
- “Le grand Eléphant peut périr d'un moucheron qui lui
pénètre dans l'oreille.
- Le guerre est un grand cataclysme qu'il faut condamner.”
- Puis, faisant leurs adieux, les quatre Princes quittèrent le
pays des Gnak.

CHANT XII

Le départ.

(Traduction de P.S. NGINN)

Les nuages, comme de minces flocons, défilent au bord de l'horizon; le Prince invita les deux princesses à quitter le pays des Gnak.

Sang Thong les précédait. Les tourterelles roucoulaient à côté des paons, toute la nature était en fête. Les trois Princes traversaient la forêt, les rivières, les petits torrents et les vertes montagnes. Les jeunes pousses verdissaient la forêt et embaumaient l'atmosphère; les fleurs jonchaient le sol ou, accrochées aux branches elles ressemblaient aux pendants d'oreilles.

En deux jours de voyage, ils parcoururent plus de mille yôsana et arrivèrent où les attendaient les six frères.

Sinsay proposa à ceux-ci de reconduire les deux Princesses au pays; quant à lui, sa mission terminée, il allait rejoindre sa mère et sa tante Pathouma. Mais les six frères avaient peur de la forêt et des milliers de bêtes féroces qui la peuplaient. Sinsay consentit à les accompagner encore et ils arrivèrent ainsi devant une grande rivière, limpide et fraîche.

Ils s'y arrêtèrent pour reprendre leurs forces.

CHANT XIII

L'attentat contre Sinsay

(Traduction de P.S. NGINN)

Le Bouddha, au cours de ses incarnations dans le monde des hommes, a toujours eu des ennemis acharnés à lui nuire. On peut leur rendre des services grands comme la terre, ils n'en savent aucune reconnaissance. C'est comme si vous cherchez à élever le cobra, serpent venimeuse, vous ne pouvez rien lui enseigner.

Tels étaient les six frères. Ils se chuchotèrent de méchantes pensées, se disant: "Le plus jeune de nos frères a rempli la mission et sera honoré par notre Père. Sans doute, périrons-nous quand il aura rapporté à notre Père ce qu'il a fait. Il faut chercher à le faire disparaître et nous dirons à notre Père que c'est nous qui avons rempli la mission, conformément à son désir." Les six frères se mirent de suite d'accord et aussitôt invitèrent Sinsay à aller se baigner.

Le Tout-Puissant aimait ses frères et obtempéra à leur désir. Ils descendirent dans le fleuve, prenant leurs ébats, dans le cirque aux eaux limpides, en amont de la cataracte qui tombait à grand bruit. Mais l'heure de la mauvaise Destinée était arrivée: ils poussèrent Sinsay dans le gouffre. Il roulait dans ce gouffre, mais dans le même instant, la table de pierre du Phra In en s'échauffant l'avertit du danger. Indra vit Sinsay au fond de l'eau et aussitôt accourut. Il le releva et le ressuscita en l'aspergeant d'eau magique. Le Phra In le ramena dans le Palais de sa mère ainsi que son arc et sa flèche. Sinsay ressuscitait comme s'il se levait du sommeil. Sa mère et sa tante étaient bien contentes de le revoir.

Alors les six frères s'en retournèrent avertir les deux Princesses de la mort de Sinsay: "C'est sa faute; cette année lui est néfaste."

Les deux Princesses gémissaient, pleuraient de douleur et de desespoir, ayant perdu leur seul soutien, au milieu de la grande forêt. "Pourquoi, mon neveu, êtes-vous disparu? Que deviendrons-nous maintenant? Que ne sommes-nous tombées au fond de l'eau avec vous!"

Les six frères les consolèrent, leur disant: "Vos neveux restent encore nombreux. A nous six, ne pouvons-nous égaler Sinsay seul? Maintenant qu'il est mort, à quoi servirait de pleurer

et de se lamenter? Son corps, sans doute, est déjà rejeté dans la mer, il ne faut pas espérer revoir ce cadavre. Nous n'avons plus qu'à aller en informer notre Père et s'il le juge utile, il viendra avec son peuple rechercher ce corps: qui donc a jamais conservé indéfiniment un cadavre chez lui?"

Et les uns de pleurer, les autres de rire, d'autres de chercher l'arc et la flèche du Prince.

Alors la Princesse se douta de la vérité et, pensant que les six frères avaient fait périr Sinsay, se disait que peut-être n'était-il pas mort réellement, lui qui avait pu venir à bout de Koumphân et tout son peuple.

Et elle implora les puissantes divinités; Chounla, de dessous terre, Chatoulôk le Dieu aux quatre faces, Phagna Gnomphiban, Nang Thorani la déesse de la Terre, Nang Mékhala et Aisouan tout puissant qui ont oreilles et yeux magiques, qui secourent tous les malheureux qui les implorent:

"Je vais laisser ici trois objets qui me sont chers: une épingle à cheveux, une perruque et une écharpe.

"Si Sinsay est mort réellement, que ces objets disparaissent;

"S'il a pu échapper au malheur, que quelqu'un, plus tard, me les rapporte." Puis elle accrocha les trois objets à une branche.

Cependant, brutalement, les six frères la pressèrent de partir.

CHANT XIV

Le Règne

(Traduction de P. S. NGINN)

Le Phagna Koutsarat, à Péng Chan, n'avait cessé de penser à sa soeur et aux enfants qu'il avait envoyés à sa conquête, suppliant les divinités de les aider, d'augmenter leurs forces dans leurs combats contre les Gnak.

Ce matin-là, comme d'habitude, il était assis dans la salle des audiences. Le Phra In lui envoya un corbeau.

Le passereau vint se poser du côté Nord et se mit à parler. Le Monarque écoutait, défendant qu'on touchât à la bête. L'oiseau ne cessait de répéter : "La Princesse revient. La Princesse revient."

Puis, subitement, sa paupière droite frémissait et il vit des guirlandes de fleurs se croiser dans l'espace et un margouillat lui sauta sur l'épaule droite.

Il fit mande le devin et celui-ci dit, expliquant le sens des trois oracles :

"Le corbeau a dit que la Princesse allait revenir; sans nul doute, un homme puissant va ramener la Princesse que sa Destinée a éloignée de vous ;

"Quant aux guirlandes de fleurs qui se croisaient par couples, cette Princesse sera accompagnée d'une autre personne ;

"Quant au margouillat qui vous a sauté sur l'épaule droite, cet animal est méchant et de mauvais augure. Cela présage un malheur : vos parents eux-mêmes vous feront perdre un bien précieux comme votre propre coeur. Mais le margouillat est petit et le malheur ne sera pas grand car plus tard vous en saurez la cause,

“Les paupières qui clignent présagent dans la suite un bonheur. Vous serez servi par un homme très puissant.”

Les six frères et les deux Princesses arrivaient dans la première province du Royaume: Nakhon Hong. Le Gouverneur de la province dépêcha un messenger auprès du Souverain pour l'informer de l'heureux événement.

Le grand Monarque était heureux comme s'il avait gagné dix mille provinces: il fit prévenir les Reines, les Ministres et toute la population et, aussitôt, le grand cortège s'ébranla pour aller au-devant des vainqueurs de Koumphān.

Mais plus l'accueil était grandiose et affectueux, plus la joie de Phagna Koutsarat était immense, plus Nang Soumountha et sa fille pensaient au disparu. Ni le plaisir de revoir son frère, ni le Baci qu'on lui offrait selon les rites, ni la musique, ni les Palais de pierre, ni les soins de mille servantes ne lui faisaient oublier le Tout-Puissant disparu au fond de l'eau. Elles pleuraient matin et soir et touchaient à peine aux repas. Tout le monde pensait qu'elles regrettaient leurs époux d'une autre race et l'on en avertit le grand Souverain. Celui-ci fit venir les six frères, qui lui dirent:

“Nang Soumountha est profondément attachée à son mari dont elle n'avait cessé de souhaiter la victoire sur nous.

“De même, sa fille a gardé du Démon le mauvais coeur et, jamais au cours du voyage, ne nous a dit une seule parole aimable.

“Nous avons triomphé par la force: c'est par crainte qu'elles nous avaient suivis.

“Leurs coeurs jamais n'ont oublié les méchants des races étrangères.”

Vers le soir, Nang Soumountha et sa fille venaient voir le Souverain. Celui-ci lui raconta les événements depuis son

rapt, la naissance des deux monstres et les six frères qui, heureusement, ont pu triompher du Gnak et lui ramener sa soeur chérie. Il s'étonnait de la tristesse de celle—ci lui demandant si par hasard elle ne l'aimerait plus. Nang Soumountha, en pleurant, lui dit la vérité. Elle dit que le Gnak l'avait aimée et chérie, mais qu'elle n'avait jamais oublié son frère et les siens; elle dit le rôle de Sinsay et de ses frères, les grands combats qu'ils ont livrés aux Gnak et la victoire sur eux, en un jour; elle dit le retour et la rencontre avec les six frères, et enfin, la disparition subite de Sinsay dans le fleuve où tous étaient allés se baigner. Elle dit qu'elle avait confié à la garde divine trois objets de prix qui lui seraient ramenés, si Sinsay n'était pas mort.

Le Phagna Koutsarat était bien perplexe dans son coeur et le lendemain, il manda à nouveau les six frères et leur raconta ce que sa soeur lui avait dit. Ils se récrièrent, se mirent en colère et défièrent le disparu :

“Depuis notre naissance, nous n'avons jamais entendu
parler de Sinsay.

“La Princesse est décidément méchante et nous hait à
cause de notre victoire.

“Si ce que nous disons est faux,

“Mettez—nous à la torture : jetez nos entrailles aux cor-
beaux;

“Enlevez—nous les yeux, attelez—nous aux charrues comme
des boeufs de trait.”

Le Souverain ne savait quel parti prendre ni qui croire. Alors les divinités envoyèrent les marchands chinois rapporter l'épingle, la perruque et l'écharpe. Les six frères, en prenant congé du Roi, se saisirent de ces objets mais les marchands en parlèrent au Souverain qui aussitôt se les fit restituer et il manda Nang

Soumountha. Celle-ci reconnut sans peine ce qui lui avait appartenu, et pleurait de joie à la pensée que Sinsay n'était pas mort.

Ecoeuré, le Phagna Koutsarat fit jeter les six frères en prison ainsi que leurs mères et les marchandes de philtres d'amour, pleurant amèrement son geste passé, déplorant les épreuves qu'ont dû supporter les exilés.

Et l'on décide d'aller à leur recherche.

Ils partirent en grand cortège et le voyage dura plusieurs mois. Les Phra In enfin intervinrent et on trouva le Palais de Sinsay.

L'entrevue fut douloureuse et pénible; ni Sinsay, ni surtout les deux Reines n'ayant pu oublier leur exil, les jours misérables où, trempées par la pluie ou brûlées par le soleil, elles erraient dans la forêt immense, portant leurs enfants, sans force, sans nourriture, chassées comme des malfaiteurs, sans une parole de regret, sans une consolation.

Le Phagna Koutsarat reconnaissait tous ses torts et enfin comment avoir le cœur au ressentiment et abandonner Péng Chan à la ruine, Sinsay décida sa mère et sa tante de pardonner au Souverain repent.

Sinsay fit ses adieux aux oiseaux et aux bêtes de la forêt qu'il avait aimés, à la demeure divine qui les avait abrités. Et l'on regagna Péng Chan, escorté par les Khout à droite et les Nak à gauche qui, dévoués au Bodhisatva, lui avaient tenu compagnie durant son exil, et par les Gnak commandés par Vannoula, devenus fidèles sujets, qui suivaient par derrière.

Le Souverain offrit la Couronne à Sinsay qui fut oint et intrônisé sous le nom de Phagna Sang Sinsay Mahachak en présence du puissant Simphali et du grand Vannoula. Sang Thong fut dénommé Phagna Sangkhachak et reçut le Royaume des Eaux, tandis que Sihô, devenu Sihachakkri, administra les grands Gnak.

Le Phagna Sang Sinsay Mahachak épousa Nang Kiengkham et sous son administration, la prospérité et la paix ne connurent plus de bornes: les tigres renonçaient aux gibiers, les éléphants s'aimaient, les Khout n'accusaient plus les Nak de crimes, les salamandres n'avalait plus les serpents, les corbeaux et les hiboux cohabitaient, les serpents n'en voulaient plus aux grenouilles et les chats commerçaient avec les souris. Tous les ennemis s'étaient réconciliés, effaçant leurs griefs réciproques. Et ceci grâce aux bienfaits passés du Prince.

CHANT XV

Les Complaintes de Rounnarat

(Traduction de Thao Nhouy ABHAY)

Extrait du Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises.

Octobre — Décembre, 1954.

Un long temps s'est écoulé
 Depuis le jour où,
 Ayant rassemblé ses sujets,
 Et pris congé du Grand Maître,
 Le Roi Rounnarat
 A travers les airs,
 Est rentré dans son pays,
 Son coeur, toutefois, est resté arrière,
 Attaché à l'objet aimé.
 Le Ciel, de l'Orient au Couchant,
 Gronde et se répercute en échos.

Des nuages, lentement, défilent
Sur le paysage de son âme
En proie aux douloureuses pensées
Vers l'objet aimé.

Des larmes, parfois, lui baignent la face.
Ses pensées lui fustigent le cerveau
Comme des milliers de rotins empoisonnés :
Un amour brûlant, un amour que tue la réparation
Et qui ne meurt.

“Je ne verrai donc plus ton image
Que par la pensée,
Ton image adorée,
Indélébilement fixée à mon coeur.

“O douleur, douleur complète
Et incommensurablement grande !
O ma Chan chérie,
Je t'ai donc quittée pour toujours !

“Je pense aux moments
Où, à tes côtés, sur notre lit royal,
Des milliers de vassaux
Venaient nous rendre hommage.

“O vanité des choses !
Il n'aurait donc servi de rien
Que je t'aie portée au suprême rang
De Reine incontestée du Royaume des Eaux !

“Honneur, Puissance,
Tout [sombre,
Et l'amour que le peuple te portait
Comme si tu étais issue de la même souche que moi !

“O toi, si puissante
 Qui écartais,
 Ainsi qu'un rempart d'acier
 Tous les ennemis qui voulaient notre perte ;

“O toi, à côté de qui n'était rien
 La pierre précieuse,
 Palladium séculaire
 De notre antique cité.

“Et ce pays si vaste
 Qui m'appartient,
 Ces milliers de Ministres,
 Et ces servantes si belles qui m'entourent,
 Parées de couleurs et de bijoux,
 Jolies comme des dessins,
 Des bracelets voisinant avec des bagues,
 Tout cela n'est rien
 Sans toi.

“Mon esprit reste lié à toi ;
 Mon coeur qui t'aime te reste attaché.

“O toi au corps doré,
 Comme un fruit jauni à point,
 Puisses-tu penser à moi.

“En vain je m'efforce de me mettre debout
 Et reprendre connaissance,
 Mon esprit séparé de mon corps :
 Je chancelle, sans soutien,
 Fou de ton abandon.

“O douleur indicible et muette,
 O mon âme, mon coeur, ô ma Chan chérie !

"Lorsque les légers flocons de coton
 Parsèment et blanchissent le Ciel,
 Au milieu de la saison,
 Lorsqu'un vent léger m'apporte les douces senteurs de la
 Nature,

Mon coeur s'en va vera toi;
 Et je t'aime mille fois plus.

"Le vent du troisième mois qui finit
 Souffle sur les jeunes feuilles;
 Depuis combien de temps
 M'as-tu quitté?

"Ton incomprable beauté
 T'a-t-elle déjà attiré
 De nouvelles amours?

"Ne penses-tu pas aux moments
 Où nous étions ensemble,
 Où je te comblais de caresses?

"O ton corps si jeune, et si beau,
 Ta gorge si pleine,
 Où, sur cette Terre, trouveras-tu
 Un amour comparable au mien?

"Quand je te prenais, sur mes genoux,
 Ton corps qui s'abandonnait,
 Ta chevelure ornée de bijoux,
 Tes doigts ornés de bagues;

"Quand je passais les mains sur tes épaules,
 Un sourire fleurissait sur ta bouche,
 Et un frisson de bonheur
 Me parcourait.

“Que tu étais jolie, avec ta chevelure
Si abondante, si noire et si brillante!

“De toutes les femmes de ton âge
Et de ton espèce,
Que j'ai vues dans les Trois Mondes,
Qu'aucun mauvais plaisant ne vienne dire
Qu'il y en ait qui te soient comparables.

“Des milliers de vierges
Viendraient—elles m'offrir leurs corps,
Pas un instant
Ma pensée ne pourrait se détacher de toi.”

Le pays désolé, souffrait de son Roi malade dont le corps jauni se consumait à vue d'oeil. Les rampes des autels, et les escaliers des pagodes étaient parsemés de cierges et de bijoux offerts aux bienveillances divines. Mais rien n'y faisait. [Le malade restait taciturne, et reprenait ses plaintes vers l'Amour perdu.

“A cette heure, ô toi, ma compagne,
Où es-tu, avec qui es-tu ?
Penses-tu encore, si peu, à moi ?

“Ou, comblée d'honneurs et de fortune,
Tu passes ton temps [à t'orner et t'admirer,
Embarrassée du choix de mille Seigneurs
Qui t'adorent.

“Ou penses-tu encore à moi,
Moi qui suis malade de trop penser à toi.

“Matin et soir,
Je touche à peine aux repas.

“Quand je pense aux moments où tu étais avec moi,
Ma gorge se resserre,

Les aliments me sont des poisons;
Le ne peux rien avaler.

“Quel homme, sur cette Terre,
Connaît une douleur pareille à la mienne?
Douleur qui tourne à la folie,
Quand le soleil décline vers le soir.

“La saison des pluies arrive,
Qui, à grands flots se déversent sur la Terre!

Je pense à toi,
Aux moments où, ensemble,
Nous allions nous baigner.

“Tu pouvais aller à pied.
C'était aussi sûr,
Mais tu préférerais être portée par moi.

“Que n'es-tu une chose
Que je puisse garder dans la bouche,
Et jamais m'en dessaisir.

“Le malheur s'est abattu sur nous;
Nous sommes séparés,
Mon coeur vit de ton souvenir, et se délecte
De ton parfum perdu.”

Les journées se succédaient, et les nuits, et les saisons passaient. Le Monarque se lamentant et pleurant, ne se confiait à personne. Mal inconnu, mal mystérieux, objet des méditations des Ministres, de la Cour et de la population, L'on fit venir des devins.

Les uns cherchaient l'explication dans l'étoile de l'année qui était néfaste, et demandaient des offrandes pour conjuguer les mauvais génies. Les autres avançaient que c'était la Destinée même du Souverain, et qu'il en fallait détourner le cours par

“Qu

ses rites consacrés. Ceux qui étaient à ses côtés disaient que c'était un mal d'estomac, d'autres une jaunisse, et les spécialistes de l'art des chiffres affirmaient que l'année était mauvaise.¹

Quelques-uns ayant affirmé que l'âme du Souverain était sans doute attachée à la jeune Reine, le Roi sourit et, déployant la couverture, se leva.

Et ils partirent à Péng Chan, redemander au grand Sinsay la bien-aimée.



Au retour de Nang Chan, le grand Royaume des Naga connut à nouveau les beaux jours de naguère en pratiquant la morale bienheureuse du Parfait.



(1) Satire amusante et tout à fait inattendue dans ce morceau de mélancolie.